



THÉÂTRE
Éloïse et Danielle Finzi Pasca inaugurent la saison du TNM
Page E 4



DE VISU
Une expo sur l'art et la guerre, à Concordia
Page E 7

CULTURE

THÉÂTRE

Beau temps pour mourir!

Samuel Beckett, André Brassard et Andrée Lachapelle sur la même affiche à l'Espace Go: oh! la belle soirée qui s'annonce...

MICHEL BÉLAIR

La chose semble tellement évidente, que l'on n'ose presque pas en parler: il y a là plus qu'une coïncidence. Surtout quand on connaît le bonhomme... Qu'André Brassard revienne à Beckett presque 20 ans après le triomphe de son *Godot* au TNM, c'est en soi une bénédiction, d'autant qu'il s'est entouré d'André Lachapelle que l'on se meurt depuis des lunes de voir en Winnie. Mais ce retour se fait avec *Oh les beaux jours*. Comme si Brassard — sans doute le plus audacieux, le plus iconoclaste et le plus classique des metteurs en scène que nous ayons jamais eu ici — acceptait de creuser une autre façon de regarder celui qu'il est devenu en mettant en scène un personnage immobilisé sous les décombres du monde. Bien sûr, c'est Ginette Noisieux à Go qui a pensé à lui; et doublement bravo, il a accepté. Même si...

Un oiseau

Même si... tout, en fait. Même si sa vie n'est plus la même et qu'il se sent «rouillé» parce qu'il ne travaille pas assez... sans même parler du reste. Même si cela l'épuise, brusquement, tout

Beckett ne voulait pas que l'on approfondisse les personnages pour ne jouer que ce qu'il voulait

presque tout autant immobilisé que Winnie sous les décombres. Brassard a toujours été comme ça, surprenant, un peu baveux.

Mais cette pièce? Cette déchirante métaphore de la survie à tout prix? Il faut être fait fort pour oser s'en approcher dans le but de se saisir soi-même un peu plus.

Beckett, Brassard et Andrée Lachapelle donc... qui m'accueille dans le hall du théâtre, rayonnant, un peu nerveuse aussi. La grande Andrée Lachapelle qui nous ramasse si souvent à la petite cuillère tellement elle peut être convaincante, qui a tout joué, sauf Beckett.

«C'est vrai: c'est mon tout premier Beckett. Peut-être parce qu'il me fait un peu peur. En lisant sur lui, j'ai appris comment il dirigeait ses comédiens; sa froideur volontariste me fait

VOIR PAGE E 3: BECKETT



MH TREMBLAY LE DEVOIR

Pedal steel et bavette marinée

En studio avec Catherine Durand

Lancé mardi, *Cœurs migratoires*, le splendide quatrième album de Catherine Durand, a été enregistré au mythique studio Victor à la fin du printemps, cinq intenses semaines durant. *Le Devoir* y était, témoin privilégié d'une expérience extraordinairement agréable de création et de vie, où bonnes chansons, bonnes gens et bonne bouffe ont composé pour la tête, le cœur et le corps un véritable menu santé. Petit journal commenté.

SYLVAIN CORMIER

Peinée? Non. Lovée? Non plus. Couchée plutôt. Pour ainsi dire couchée sur le piano, Catherine Major joue moins sa partition qu'elle ne musarde autour, ne cessant d'inventer des variantes. Jocelyn Tellier — surnommé le Doctor, habituel guitariste de Dumas, réalisateur à ses heures — l'accompagne sans l'accompagner vraiment, explorant lui aussi quelques idées sur le *pedal steel*. Catherine Durand chantonne son refrain. La mélodie est belle et triste, le sentiment douloureux: «Je suis perdue / On m'a lâché la main / Je suis perdue / Sous mes pieds, je ne sens rien / Mon amour n'est plus le tien...» Elle est visiblement fébrile, heureuse et nerveuse à la fois, mais se

la seule séance «live» du disque, voix-piano-pedal steel et rien d'autre. Autant dire la nudité. «Je me dévoile plus que d'habitude là-dedans», avoue-t-elle deux mois et demi plus tard, alors que l'on re-parle du disque à l'occasion de sa sortie imminente, ce mardi. «Je n'étais pas sûre de vouloir que ça sorte. Honnêtement, les tripes sur la table, à ce point-là, c'est pas mon genre. Habituellement, j'écris un peu plus flou, j'essaie d'éviter l'anecdote. Mais bon, j'ai demandé son avis à Catherine Major et, pour elle, c'était le cœur du disque, la chanson essentielle. J'ai dit OK, mais à

On bâtit la chanson comme une maison, mais jouer et chanter tous ensemble, c'est la vraie affaire.

condition qu'elle vienne jouer le piano. Jocelyn, lui, a dit oui à condition que tout le monde soit dans la pièce en même temps. Live on the spot.»

On enregistre peu ainsi depuis que les Beatles ont démontré à la planète rock les bienfaits des bandes multipistes. Tout est patchwork, puzzle, montage, à plus forte raison en cette ère numérique où le logiciel Pro-Tools permet toutes

les magies, retouches et corrections à l'infini. «C'est bien aussi, à la pièce, commente Catherine Durand. On bâtit la chanson comme une maison, mais jouer et chanter tous ensemble, c'est la vraie affaire. Un jour, je ferai un album complètement comme ça, tous en cercle comme dans l'émission Studio TV5 qu'animaît Michel Rivard.»

La méthode brique par brique

La méthode brique par brique a ses avantages: notamment, on peut s'adapter aux agendas chargés des musiciens invités. Ils sont nombreux sur *Cœurs migratoires*, et chaque contribution s'entend magnifiquement, chacun ayant eu

toute latitude pour exceller: le dobro et la mandoline de Joe Grass dans *Peine perdue*, le fabuleux *pedal steel* de Jean-Guy Grenier et le *fiddle* de Marie-Annick Lépine dans *Le temps presse*, la guitare d'Olivier Langevin dans *Bien faire les choses*, les cordes de Josianne Laberge et de Mélanie Auclair dans *La Musique de ton absence*, tout est signé. «Le gros du travail, explique Cathe-

rine Durand, c'était de choisir la bonne personne pour la bonne track. Après ça, c'est des grandes personnes, ils savent qui ils sont et ce qu'ils font le mieux. La beauté de l'aventure, c'est que chacun m'a surprise. Quand Louis-Jean [Cormier, de Karkwa] est arrivé pour faire sa voix dans *Le bonheur* est parfois maladroit, on n'avait pas répété la pièce ensemble, je lui avais envoyé mon démo sans aucune directive au niveau de l'harmonie vocale. Je voulais le laisser aller, c'est un grand harmoniste. Je n'aurais jamais pensé à ce qu'il a trouvé.»

Leur duo est l'une des plus flagrantes réussites de cet album en tous points réussi: l'émotion y est fragile et puissante à la fois, la montée vers le refrain submergente. On dirait du Karkwa, et ça demeure du Catherine Durand. C'est la grande force de l'album: la personnalité musicale de l'artiste désormais bien établie, toutes les audaces sont permises. A partir de ce qu'elle appelle son «folk ambiant», on obtient des claviers quasi pinkfloydiens ici, des cordes et bois d'allégeance classique ailleurs, ou encore une déferlante de banjo et de mandoline. Sans jamais perdre le compas de vue. «Avec *Dia-porama*, j'ai trouvé ma niche, mon

VOIR PAGE E 2: DURAND



Dimanche, 10 h
Prélude à la tournée au Nunavik

Alain Lefèvre reçoit Kent Nagano et des musiciens de l'OSM, qui interpréteront en studio certaines œuvres du programme.

Réalisation: Daniel Vachon

ESPACE
MUSIQUE
100,7 FM

Radio-Canada.ca/radio

CULTURE

DURAND

SUITE DE LA PAGE E 1

son. Ma zone de confort. Ça m'a donné la permission d'assumer encore plus complètement mes deux tendances naturelles: le côté folk jusqu'au bluegrass, et le côté atmosphérique jusqu'à oser des arrangements vraiment planants.

L'audace, pour Catherine Durand, aura été jusqu'à écrire à l'oreille des partitions pour cor français, cor anglais et hautbois. «J'ai fait ça chez moi, avec mon petit ordi, mon petit logiciel. Je me trouvais des sons que j'aimais, et j'imaginai des lignes mélodiques.» Il fallait voir Jocelyn Veilleux et Josée Marchand, musiciens classiques, lors de leur séance complémentaire, une semaine avant la session «live», en admiration devant leurs partitions entrelacées. Belles et longues, longues notes. A la limite du faisable. «Ça prend du souffle», ont souligné les pros.

Perdue (on m'a lâché la main), première prise. Ça y est presque. A la deuxième, tout le monde se regarde: ça colle, de toute évidence. Catherine chante comme si sa vie en dépendait normal, sa vie en dépend. C'est tout juste si le pedal steel cherche encore son espace par rapport au piano: l'habillage est déjà idéal, à grandeur d'horizon. Catherine Major, on s'en doutait et cela se vérifie, est géniale à tous les coups, trouvant à chaque fois mieux, autre chose. Tellier se surpasse itou. Catherine Durand sait qu'ils tiennent là quelque chose, une sorte d'état de grâce qu'il ne faut surtout pas perdre. «On essaie une autre fois? Vasy, mon beau Michael d'amour!» Michael Néron obtempère en souriant, déjà prêt.

Dans la cabine de son, personne ne parle. Ni Michael, ni moi, ni JF Moran, lauréat de Ma Première PdA et nouvel amoureux de Catherine Major, pas plus que Valérie Lebrun, agente de Catherine Durand. Arrivés aux trois quarts de la chanson, on a carrément arrêté de respirer. «Nous autres aussi, de notre bord, on sentait qu'on l'avait, se souvient l'intéressée. C'est fou, l'es complètement concentré sur ce que tu fais et sur ce que les autres font et, en même temps, l'as une sorte de conscience extérieure du moment, tu te dis: "On l'a! On l'a! On l'a!"

Et l'espère que ça va tenir jusqu'à la dernière note.»

Et puis, curieusement, de prise en prise, pourtant toutes bonnes, peut-être parce que toutes bonnes, un doute s'installe. Meilleure intro de pedal steel ce coup-ci? Moins bon solo de piano ce coup-là? Ou est-ce le contraire? A la fin, on ne sait plus. «C'était le temps de souper.» Grosse partie de l'histoire de Cœurs migratoires, les soupers. Toutes les fois où j'étais là, et pas du tout parce que j'étais là, les soupers au studio Victor ont été des événements. Festival de saucisses, poulet «cane de bière» au fromage bleu, bavette marinées, salades somptueuses, c'était invariablement le festin. Arrosé de bon vin. Rien à voir avec le rite rock'n'roll de la pizza aux anchois vingt soirs de suite. «Je suis amoureuse de musique, mais aussi de bouffe. Jocelyn, c'est la même chose. Alors, quand Michael, l'après-midi, travaillait sur des trucs plus techniques, Jocelyn et moi allions en salivant au marché Atwater à côté. Être en studio, c'est comme une deuxième maison. Il faut prendre le temps de manger. L'album ne va se porter que mieux si tout le monde est reposé, bien nourri, si on prend le temps d'apprécier le moment. La musique, c'est la vie. Pour être créatif, faut être bien, faut être oxygéné de corps et d'esprit.»

Après souper, ce 14 mai, le travail reprend tranquillement. D'autres prises se succèdent. Toutes plutôt réussies, moins inspirées peut-être. Après quelques heures à cogner sur le même clou, Michael Néron suggère d'arrêter les frais. «Ça s'est passé avant le souper», décrète-t-il. La quatrième prise, à son avis. On l'écoute. Ça se peut. Difficile à dire. Oreilles fatiguées, polluées par le nombre. «Il avait totalement raison. Le lendemain matin, ça nous sautait dessus.» Et vian dans le mythe de la prise héroïque de fin de nuit. «Ça fonctionne peut-être pour Eric Lapointe, concède Catherine Durand, mais pas pour moi.» Enregistrer le jour, comprend-on, c'est meilleur pour la digestion.

Collaborateur du Devoir

CŒURS MIGRATOIRES

Catherine Durand
Tandem - Sélect

MÉDIAS

Des kilomètres de route et de films

PAUL CAUCHON

Depuis quatre ans, Karina Marceau a souvent travaillé à l'étranger. L'ancienne coanimatrice de J. E. à TVA était devenue scénariste et réalisatrice de documentaires (dont le remarquable *Filles de jardiniers* diffusé l'année dernière, sur l'avortement sélectif en Inde).

Mais, ces dernières semaines, c'est le Québec qu'elle a parcouru, et elle continuera à l'arpenter d'est en ouest dans les prochains mois. «Avant de déterminer quels sujets nous aborderons, explique-t-elle au *Devoir*, j'ai fait le tour des bureaux régionaux de Télé-Québec, et j'ai rencontré différents intervenants locaux pour discuter des principaux enjeux au Québec en 2008.»

Karina Marceau a donc voulu appliquer à *Kilomètre zéro* l'approche documentaire qui caractérisait son travail des dernières années.

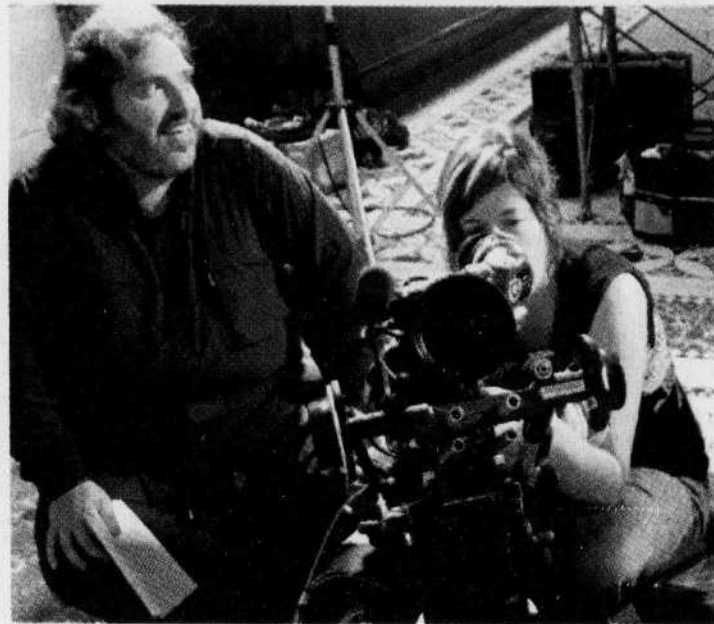
L'émission prend le relais de *Méchant contraste!*, que la direction de Télé-Québec ne semblait pas apprécier. Puisque *Kilomètre zéro* veut principalement utiliser les équipes de neuf bureaux régionaux de Télé-Québec, on peut croire qu'il s'agit d'une émission «régionale». Mais il s'agit plutôt d'un magazine général d'actualité, avec un seul sujet par émission, abordé sous plusieurs angles dans différentes régions du Québec.

Premier arrêt, la semaine prochaine, avec une émission sur les promesses électorales. Le ton est à la fois léger et sérieux, la réalisation dynamique, et l'on y apprendra qu'à Cacouna, la promesse d'un grand port a été faite il y a 100 ans par Wilfrid Laurier, et elle a toujours été renouvelée depuis cette date!

Dans la ceinture sud de Montréal, le prolongement de l'autoroute 30 est aussi le symbole des promesses éternelles. Tout est là pour alimenter le cynisme de la population, et les citoyens interrogés dans l'émission ne se gênent pas pour étaler leur mépris envers ce type de promesses.

Pourtant, surprise, une équipe de l'Université Laval soutient que, ces dernières années, le Parti libéral du Québec a tenu 60 % de ses promesses électorales, et le Parti québécois 75 %.

Parmi les prochains sujets, le «raccrochage» scolaire (dans deux semaines), et la possibilité de trouver un médecin près de chez soi.



Georges Privet et une partie de l'équipe de *Cinéma québécois*, diffusé sur Télé-Québec

Dans ce dernier cas, on peut vraiment dire qu'il s'agit d'un enjeu qui concerne tous les Québécois, et sur tout le territoire.

Des thèmes riches

Dans tout le brouhaha de la rentrée télévisuelle, voilà une autre série qui risque malheureusement de passer inaperçue. C'est pourtant une excellente série, très représentative de la qualité de Télé-Québec, même si elle n'a pas disposé d'un budget considérable.

Cinéma québécois, comme le dit sobrement son titre, est une série en 13 épisodes d'une heure sur l'histoire de notre cinéma. Excellent sujet, évidemment. Et après en avoir vu deux épisodes complets, nous avons le goût de voir ou de revoir, séance tenante, les films dont il était question.

Chaque épisode est organisé autour d'un thème: les débuts de notre cinéma (c'est le premier épisode de la semaine prochaine), l'humour, le territoire, la famille, l'identité et ainsi de suite. Des entrevues avec des artisans viennent montrer l'évolution du thème au fil des ans, le tout entrecoupé de nombreux extraits de films.

Dans l'émission consacrée au désir, diffusée dans deux semaines, on aborde d'abord la censure, puis les «films de fesses» du tournant des années 70, ainsi que

le rapport à la nudité, et la façon de filmer le désir amoureux. *Valérie et Deux femmes en or* sont incontournables, bien sûr, mais l'émission fait découvrir des titres moins connus, comme *La Femme image* de Guy Borremans qui, en 1959, fut le premier à montrer une femme nue au Québec (inutile de dire que le film fut censuré), et le très radical *Vie d'ange* de Pierre Harel, un film tout croche mais très fort qui mériterait vraiment d'être mieux connu.

L'épisode consacré à la politique est tout aussi riche, retraçant le cheminement du cinéma politique, et la façon dont les œuvres ont abordé le contenu politique, de la Révolution tranquille à aujourd'hui. Scénarisée par Georges Privet et produite par Claude Godbout, cette série sera dotée, à partir de la semaine prochaine, d'un grand site Internet (cinemaquebecois.telequebec.tv) qui promet plus de 1350 extraits de films et d'entrevues, un questionnaire de 1000 questions, un guide des métiers, des fiches de films et des artisans, et ainsi de suite.

Le Devoir

Kilomètre zéro, Télé-Québec, début lundi 8 septembre, 19h.
Cinéma québécois, Télé-Québec, début mercredi 10 septembre, 21h

ESPACE GO

2008/2009
L'ART DE LA
DIFFÉRENCE

OH LES BEAUX JOURS

DE SAMUEL BECKETT
AVEC ANDRÉE LACHAPPELLE
MISE EN SCÈNE ANDRÉ BRASSARD

DU 9 SEPTEMBRE AU 11 OCTOBRE 2008
ET ROGER LA RUE

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE GENEVIEVE LAGACE (DÉCOR BY ACCESSORIES) GENEVIEVE LIZOTTE (COSTUMES) GINETTE NODDAR
LUMIÈRES ÉRIC CHAMPOUX ENVIRONNEMENT SONORE MICHEL SMITH MONTAGAGES ANGELO BARSETTI

UNE PRODUCTION ESPACE GO

L'ABONNEMENT LE PLUS FLEXIBLE EN VILLE!
CHOIX DE 9 SPECTACLES

<p>ESPACE GO PRÉSENTE</p> <p>OH LES BEAUX JOURS</p> <p>DU 9 SEPTEMBRE AU 11 OCTOBRE 2008</p> <p>DE SAMUEL BECKETT MISE EN SCÈNE D'ANDRÉ BRASSARD</p>	<p>THÉÂTRE P&P PRÉSENTE</p> <p>CEUX QUE L'ON PORTE</p> <p>DU 14 OCTOBRE AU 9 NOVEMBRE 2008</p> <p>D'ANDREW DAINOFF MISE EN SCÈNE DE VINCENT-GUILAUME OTS</p>	<p>THÉÂTRE DE L'OPÉRA PRÉSENTE</p> <p>LE BRUIT ET LA FUREUR</p> <p>DU 23 OCTOBRE AU 22 NOVEMBRE 2008</p> <p>DE WILLIAM FAULKNER MISE EN SCÈNE DE LUCE PELLETIER</p>
<p>ESPACE GO PRÉSENTE</p> <p>CET ENFANT</p> <p>DE LOUIS BROUILLARD (FRANCE)</p> <p>DU 25 AU 29 NOVEMBRE 2008</p> <p>TEXTE ET MISE EN SCÈNE DE JOËL POMMERAT</p>	<p>DULCINEE LANGFELDER & CIE PRÉSENTE</p> <p>LA COMPLAINTÉ DE DULCINÉE</p> <p>DU 4 AU 14 DÉCEMBRE 2008</p> <p>DE DULCINEE LANGFELDER MISE EN SCÈNE D'ALICE RONFARD</p>	<p>ESPACE GO PRÉSENTE</p> <p>LE COMPLEXE DE THÉNARDIER</p> <p>DU 20 JANVIER AU 14 FÉVRIER 2009</p> <p>DE JOSÉ PLIYA MISE EN SCÈNE DE DENIS MARLEAU</p>
<p>THÉÂTRE P&P PRÉSENTE</p> <p>LA GRANDE MACHINERIE DU MONDE</p> <p>DU 24 FÉVRIER AU 21 MARS 2009</p> <p>TEXTE ET MISE EN SCÈNE DE PATRICE DUBOIS</p>	<p>ESPACE GO PRÉSENTE</p> <p>LES PIEDS DES ANGES</p> <p>DU 31 MARS AU 25 AVRIL 2009</p> <p>D'EVELYNE DE LA CHENELIÈRE MISE EN SCÈNE D'ALICE RONFARD</p>	<p>MONSIEUR PRÉSENTE</p> <p>MYCOLOGIE</p> <p>DU 8 AU 23 MAI 2009</p> <p>TEXTE ET MISE EN SCÈNE DE STÉPHANE CRÉTE</p>

WWW.ESPACEGO.COM

4890, BOULEVARD SAINT-LAURENT, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2T 1R5
ESPACE GO 514 845-4890 ADMISSION 514 790-1245

Québec

Conseil des Arts
du CanadaCanada Council
for the Arts

MONTREAL

Hydro
QuébecPARTENAIRE
DE SAISON

transat

De retour à Montréal, après une tournée européenne couronnée de succès!

« Avec cette splendide unité d'image, de lumière, de son et de danse, Émard nous épate une fois de plus. »
PZC, Zeeland, Pays-Bas, 28 août 2008

une chorégraphie de Sylvain Émard

Une présentation de
> Sylvain Émard Danse

En coproduction avec
> Station Zuid (Pays-Bas)
Grand Théâtre de Lorient (France)
Usine C (Canada)

Interprètes > Karissa Barry Sarah Murphy Erika-Leigh Stirton Catherine Viau Megan Walbaum

Collaborateurs > Michel F. Côté Ginelle Chagnon Effe Richard Lacroix Etienne Boucher François Saint-Aubin Angelo Barsetti Catherine Desjardins-Jolin Simon Cloutier

9 > 11 > 12 > 13 > 17 > 18 > 19 + 20 septembre 2008, 20h

USINE C BILLETTERIE 514 521-4493

1345, avenue Lalonde (entre de la Visitation et Panet, Beaudry) usine-c.com

INTERPRÈTES Catherine Viau Megan Walbaum PHOTO Angelo Barsetti

Conseil des Arts
du CanadaCanada Council
for the ArtsConseil des arts
et des lettres
Québec

USINE C

CULTURE

BECKETT

SUIITE DE LA PAGE 1

frémir! Il ne voulait pas que l'on approfondisse les personnages pour ne jouer que ce qu'il voulait... Il y a aussi que je n'ai pas beaucoup de références quand on parle de Beckett, parce que j'ai peu vu de productions de ses pièces. Mais avec André, c'est différent. C'est le même texte, les mêmes didascalies, mais Winnie est un personnage lumineux. Elle s'accroche à tout ce qui la fait vivre. C'est un oiseau...»

«Cela se sent, me dira-t-elle encore, dans le moindre de ses petits gestes les plus quotidiens. Dans sa solitude aussi. Ses attentes envers son mari qui est là mais qui ne dit rien, ou si peu. Sa Winnie ne s'apitoie pas sur son sort; c'est une femme forte qui continue parce qu'elle n'a pas le choix. Elle va jusqu'au bout par amour de la vie, et chaque petit moment qui passe est important... même si elle sait que la fin ne peut qu'être toute proche. «Elle s'obstine à tenir jusqu'au bout; c'est une femme d'un courage sans nom.»

Brassard arrive là-dessus.

L'homme aux théories

Brassard qui s'est collé à Beckett tout jeune, au tout début de la vingtaine, on ne le souligne pas assez. À l'automne 1966, il a orchestré un «festival Beckett» au Patriote, rue Sainte-Catherine Est: toute l'œuvre théâtrale de Beckett, trois soirs par pièce. Le genre de choses que l'on fait à 20 ans. Enfin, lui l'a fait.

Brassard qui joue au bourru encore, pas longtemps; qui sourit de ses petits yeux vifs, beaucoup plus en forme, drôle, qui veut parler — ce qui n'est même pas toujours le cas pour le commun des mortels. Un Brassard malicieusement joueur et qui nous expliquera deux de ses «théories» de sa petite voix éraillée qu'il maîtrise un peu mieux.

Evidemment, il videra la table en arrivant: «Pas besoin de parler du fait que Winnie est immobilisée, c'est trop évident, OK?» C'est lui, ou Andrée Lachapelle, qui dira que l'on ne peut faire que ce que l'on peut faire... Et l'on commencera par la fin. La fin de la pièce. Ce revolver que Beckett place là avant de demander un fade-out total...

«Est-ce que Winnie et Willy se marient?», reprend-il. Est-ce qu'il la tue plutôt avant de se tirer une balle dans la tête? Je ne le sais pas, et je ne veux pas le savoir: la fin est ouverte, la question n'est pas résolue. Chacun se fera sa petite idée... d'ailleurs, je pense toujours qu'il ne faut pas tout digérer pour le public. Ce que l'on sait, c'est que la lumière baisse, et qu'ils sont là tous les deux, séparés par un revolver...»

En évoquant ce qu'exige Beckett dans son texte, on en viendra tous les trois à parler de ces innombrables didascalies qui parsèment l'œuvre du dramaturge et surtout, ici, dans *Oh les beaux jours*. «Les didascalies ne sont pas plus une contrainte que les mots, poursuit Brassard. En musique, tous les orchestres jouent les mêmes notes et les mêmes tempos, mais on ne trouvera jamais deux interprétations identiques du même morceau. C'est pareil au théâtre: on ne se contente pas de réciter un texte et de suivre les indications de l'auteur et du metteur en scène. Tout dépend de la façon dont on lit (dont on lie?) tout cela... Tout dépend aussi du talent qu'on a...»

C'est ici que se placera la première «théorie» d'André Brassard, celle du poste de radio à cristal comme métaphore du talent: le talent c'est l'intelligence de bien «syntoniser» le bon instrument pour lui faire dire tout ce qu'il a à dire. Comme lorsque la Résistance française lançait «Les carottes sont cuites» ou «Le train sifflera trois fois» et que tout le monde comprenait ce qu'il avait à comprendre... Pas mal, non!

Mais la seconde me semble tout aussi juste... «C'est ma théorie de la typographie», dit Brassard en souriant de tout ce qu'il est. Je dis souvent que le texte est le pire ennemi du comédien; parce que dans un livre, tout est imprimé avec les mêmes caractères, comme si tous les mots étaient d'égale importance, égaux. Evidemment, ce n'est pas vrai puisqu'on interprète le texte...»

Andrée Lachapelle sourit. Elle en est déjà à son cinquième ou sixième voyage aux côtés d'André Brassard sur la scène d'un théâtre. Mais ce Beckett, à ce moment précis — on le voit dans tout son être depuis que Brassard est là —, revêt une importance particulière. «C'est un texte difficile, ne serait-ce que parce que c'est un solo et que les points de repère ne sont pas nombreux, mais il m'a permis de rencontrer un des personnages les plus extraordinaires que j'aie jamais joués. Winnie m'aura appris beaucoup; un certain détachement face à la vie. Que certaines choses aussi sont peut-être moins importantes que l'on pense...»

Oh! la belle soirée qui s'annonce!

Le Devoir

OH LES BEAUX JOURS

Texte de Samuel Beckett mis en scène par André Brassard. Avec Andrée Lachapelle et Roger La Rue. À l'Espace Go du 9 septembre au 11 octobre.

THÉÂTRE

Dire à quatre

Les Deux Mondes proposent un texte sur la mémoire et la continuité

MICHEL BÉLAIR

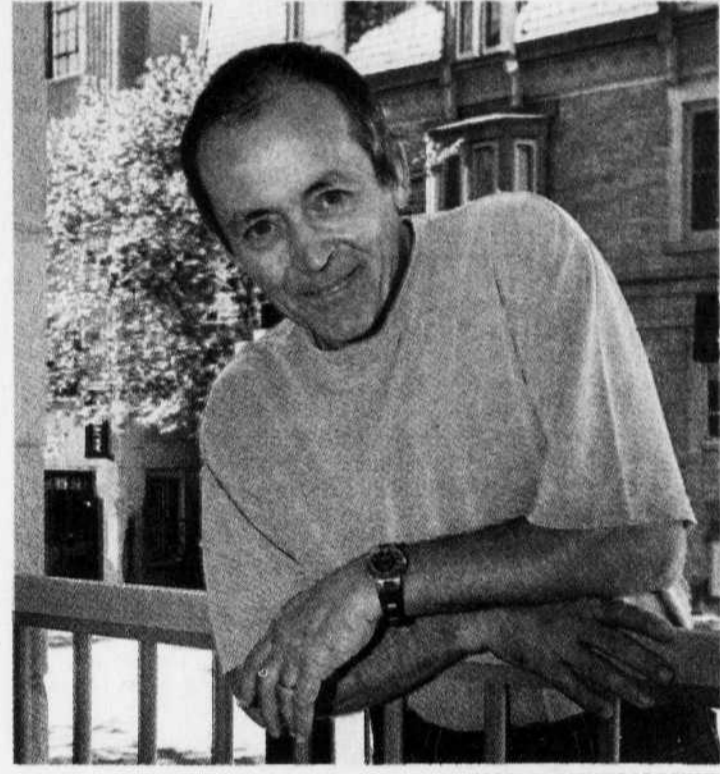
Il y a déjà longtemps que Normand Canac-Marquis est sorti du Conservatoire (1974): depuis de nombreuses années, il écrit surtout pour la télévision et le théâtre, même s'il lui arrive encore, parfois, de jouer.

Mais voilà qu'après le remarquable *Leitmotiv* et aussi *Mémoire vive* — deux spectacles joués environ 300 fois un peu partout dans le monde bien avant les compressions que l'on sait par le triste sire que l'on sait aussi — il revient au théâtre Les Deux Mondes avec *Carnets de voyage* qui prenait l'affiche il y a quelques jours à peine à la Cinquième salle de la Place des Arts. Nous l'avons rencontré dans un petit café près du journal et avons parlé surtout du «défi stimulant...» que représente le fait d'écrire pour Les Deux Mondes...

Des langages parallèles

Nos lecteurs doivent d'abord se souvenir de la façon très originale de bâtir un spectacle que Daniel Meilleur, Michel Robidoux et Yves Dubé ont commencé à explorer il y a presque 20 ans avec *Terre promise* — quelque 600 représentations sur tous les continents! Quand tout fonctionne et dans le meilleur des cas (*L'Histoire de l'ivoire*, jouée plus de 500 fois, partout, *Leitmotiv* surtout), la mise en scène de Meilleur permet à la musique de Robidoux et aux images vidéo de Dubé d'illustrer, tout autant que le texte, l'histoire qu'ils racontent. Souvent, chez eux, l'idée d'un spectacle vient d'une intuition musicale ou d'une série d'images plus que d'un texte. Normand Canac-Marquis a développé beaucoup de respect pour cette façon de prendre des risques.

«C'est très singulier, très différent et très passionnant de travailler avec Les Deux Mondes, dit-il. Il y a des facteurs spécifiques qui tiennent à la personnalité de ces trois créateurs et il y a aussi que, chaque fois, la dynamique qui s'établit entre nous est différente; la construction des *Carnets* n'a ainsi rien à voir avec celle de *Leitmotiv* ou de *Mémoire vive*. Mais pour un auteur, c'est clair: travailler aux Deux Mondes, c'est faire partie d'un quartet. C'est très stimulant parce que



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Normand Canac-Marquis revient au théâtre Les Deux Mondes, avec *Carnets de voyage*.

nous nous laissons imprégner par le travail de tous. Nous nous transformons en éponge! Chaque fois, il se crée une nouvelle chimie, un nouveau mélange, et il faut s'adapter à tout cela... C'est passionnant, mais je ne ferais pas cela à plein temps», conclut-il en esquissant un sourire.

Le dramaturge soulignera aussi qu'en homme de télévision et d'image, il aime bien être clair, même en tenant compte des énergies de tout le monde et qu'il n'y a aucun problème pour lui dans le fait d'éliminer

un bout de texte qu'une image ou un mouvement rendra plus clair. Comme dans les productions du Maheu du temps de Carbone 14. «Quand on est sur le plateau avec Michel, Yves et Daniel, la musique, les images et la mise en scène deviennent des langages particuliers. Le spectacle qui a pris l'affiche cette semaine a ainsi acquis une ampleur considérable depuis l'amorce du travail.»

Au départ, ces *Carnets* devaient être une sorte de rappel des 35 ans de tournée de la compagnie qui sou-

haite maintenant faire plus de place à la relève, on le sait. Mais l'amalgame des quatre langages — et la présence à combien stimulante d'un comédien de la trempe de Jean-François Casabonne sans doute — en a fait une histoire beaucoup plus complexe dessinant deux parcours parallèles, s'il faut en croire Normand Canac-Marquis.

«Je ne vous raconterai pas l'histoire, mais on retrouve deux grands thèmes dans le spectacle qui s'appuie sur le parcours opposé d'un vieux comédien [Casabonne] et d'une jeune actrice [Véronique Marchand] qui en est à sa première tournée. Le premier est celui de la vie après la vie, qui est indéniablement celle des autres qui restent, et le deuxième celui du choc entre l'évolution d'un individu et celle de la collectivité où il vit. Ça donne lieu à des situations saisissantes illustrant le fait que tout sert et que tout est utile à tous...»

Tout cela avec un bémol, toutefois. Enorme. Contrairement aux autres spectacles auxquels il a participé aux Deux Mondes, Normand Canac-Marquis ne verra pas *Carnets de voyage* connaître une vie aussi riche, puisque les programmes abolis par le gouvernement Harper visent précisément ce genre de spectacle et ce type de compagnie, alors que Les Deux Mondes se sont donné le mandat de faire connaître ailleurs ce qui se fait ici. Collision en vue...

Le Devoir

CARNETS DE VOYAGE

Production du théâtre Les Deux Mondes présentée à la Cinquième salle de la PdA du 11 au 13 septembre et aux Deux Mondes en novembre. Information: ☎ 514 593-4417.

SEULS

DU 9 SEPTEMBRE AU 4 OCTOBRE 2008
AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
3900, RUE SAINT-DENIS, MONTRÉAL H2W 2M2

RÉSERVEZ RAPIDEMENT :

- EN LIGNE : WWW.THEATREDAUJOURDHUI.QC.CA
- GUICHET : 514 282 3900

COMPLET

DU MARDI 9 SEPTEMBRE AU
SAMEDI 20 SEPTEMBRE INCLUSIVEMENT

4 REPRÉSENTATIONS SUPPLÉMENTAIRES :
DIMANCHE 5 OCTOBRE À 15H
MARDI 7 OCTOBRE À 19H
MERCREDI 8 ET JEUDI 9 OCTOBRE À 20H

WAJDI

TEXTE, MISE EN SCÈNE ET JEU

MOUAWAD

CRÉATION AU CARRÉ DE L'HYPOTÉNUSE, COMPAGNIE DE CRÉATION
- PRODUCTION DÉLÉGUÉE : ESPACE MALRAUX SCÈNE NATIONALE DE CHAMBERY ET DE LA SAVOIE. EN COPRODUCTION AVEC LE THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI + LE GRAND T, SCÈNE CONVENTIONNÉE LOIRE-ATLANTIQUE, + LE THÉÂTRE 71, SCÈNE NATIONALE DE MALAKOFF, + LA COMÉDIE DE CLERMONT-FERRAND, SCÈNE NATIONALE ET LE THÉÂTRE NATIONAL DE TOULOUSE MIDI-PYRÉNÉES

PARTENAIRES DE SAISON
Hydro Québec LE DEVOIR

GRANDE PREMIÈRE NORD-AMÉRICAINE!

ÉLOIZE TEATRO SUNIL

NEBBIA

ÉCRIT ET MIS EN SCÈNE PAR DANIELE FINZI PASCA



UNE PRÉSENTATION
BANQUE NATIONALE
GROUPE FINANCIER

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

[DÈS MARDI!] TNM.QC.CA // 514.866.8668

IL EST ENCORE TEMPS DE S'ABONNER À LA SAISON 2008-2009!

MH
SILV
Amélioré l'Alphabète

JARDIN BOTANIQUE DE MONTRÉAL

UNMUSEUMNATUREMONTRÉAL

La Magie des lanternes

5 septembre au 31 octobre • 9h à 21h

Financière Sun Life

TFT

Montréal

Fondation MUSEUMNATUREMONTRÉAL

MUSEUMNATUREMONTRÉAL

museumsnature.ca
514 872-1400

DCCS

Pie-X



CULTURE

THÉÂTRE ACROBATIQUE

Ces brouillards qui nous entourent

Avec *Nebbia*, Daniele Finzi Pasca termine son exploration du ciel

GUILLAUME BOURGAULT-CÔTÉ

Après la nuit et la pluie, un peu de brouillard: c'est dans les brumes d'une lumière filtrée que Daniele Finzi Pasca clôt sa trilogie du ciel sur la scène du Théâtre du Nouveau Monde (TNM) à compter de mardi. Un lever de rideau de saison aux couleurs Chagall et Fellini, dans le «théâtre des classiques» qui s'ouvre pour la première fois au cirque.

En réalité, le TNM, et son directeur Olivier Reichenbach, avait déjà accueilli en ses murs le DynamO Théâtre et la production *La Lune, rien que la lune*. C'était en 1986. Mais DynamO définit son art comme étant du «théâtre de mouvement acrobatique» plutôt que du cirque. Alors que là, avec Eloïze aux commandes de cette production réalisée avec le Teatro Sunil, on est en plein cirque, non?

Pas exactement, répond Finzi Pasca, concepteur et metteur en scène de *Nebbia*, qui est présenté

en première nord-américaine après une longue tournée entreprise en décembre et déployée sur trois continents. La création du spectacle à Genève a d'ailleurs été saluée d'une averse de critiques élogieuses: pureté du geste, humanité des personnages, dépouillement de l'émotion, la poésie *Nebbia* a touché semble-t-il tout un chacun.

Et cela, pour une œuvre qui ne tient donc pas tant du cirque que du théâtre, précise Finzi Pasca. Car ici, il n'y a ni chapiteau ni animaux. Tant s'en faut. Plutôt du théâtre acrobatique interprété par des acteurs danseurs ou acrobates qui «racontent une histoire à travers leurs gestes, sans faire de prouesses».

«L'acrobatie est un art que le cirque a utilisé comme langage à partir d'un certain moment, mais c'est un art qui remonte à la gestation de l'art, explique-t-il. Comme la danse ou la musique.» Un art que l'on peut utiliser sans nécessairement être considéré comme circassien.

Rencontré au milieu des répétitions

du spectacle cette semaine, Finzi Pasca a beaucoup parlé de cette filiation entre son travail et le théâtre. Les récits poétiques qu'il a créés avec Eloïze (*Nomade*, *Rain* et *Nebbia*) se veulent ainsi un mariage entre «le théâtre, la danse, l'acrobatie, une foule d'arts dans lesquels on utilise des langages qui se superposent», pour créer des images fortes qui font naître des émotions, des réflexions.

Cette conclusion à la trilogie du ciel, Finzi Pasca la consacre donc au brouillard qui enfume parfois l'horizon. «Dans *Nomade*, nous avions le ciel plus grand que la nuit. Dans *Rain*, c'était le ciel qui nous tombe dessus comme de la liberté dans un orage. Le brouillard, lui, nous enveloppe. C'est le ciel qui descend. Et quand il vient nous chercher, certains voient dans cet horizon collé le point de départ d'un voyage intérieur qui peut être très doux. Et puis certains n'aiment pas cette sensation, ils étouffent.»

Mais il y a surtout à la base de ce récit un brouillard figuré, rela-

te le metteur en scène suisse: celui qui «tombe dans les yeux de ton grand-père ou de ta grand-mère. C'est étrange: tu les vois, mais ils ne te voient plus». Le brouillard qui dissimule les vérités et brouille les perceptions.

Pour le metteur en scène — qui a notamment orchestré la cérémonie de clôture des Jeux olympiques de Turin —, la présentation de *Nebbia* marque la fin d'un cycle de création consacré à ce grand tout du ciel. «Comme *Eloïze tourne à travers le monde entier, je trouvais intéressant de raconter une histoire qui puisse toucher tout le monde et être comprise partout. Et le ciel, tout le monde connaît. Les montagnes, ce n'est pas dit. La mer non plus, comme le désert. Mais on peut tous voir un bout de ciel en haut, où qu'on soit.»*

Compressions

Cela dit, *Nebbia* arrive à Montréal dans un bien étrange contexte: la production et le cirque Eloïze sont en effet directement touchés par les compressions imposées au secteur culturel par Ottawa depuis trois semaines. *Nebbia* a profité d'une subvention du programme PromArt pour aller tourner à l'étranger, en Corée notamment. *Rain* avait auparavant profité du même programme pour se produire en Russie.

«On perd un soutien très important qui nous permettait justement de réaliser ces premières percées dans des marchés inconnus», indique Julie Hamelin, compagne de Finzi Pasca et productrice créative au cirque qu'elle a cofondé. Eloïze ne tombera pas à la suite de ces compressions, dit-elle: mais son rayonnement et sa capacité de tournée seront touchés.

Cet exemple servira à tout le moins à illustrer concrètement l'impact des décisions d'Ottawa au public du TNM, qui sera informé avant chaque représentation de la situation qui secoue le milieu culturel. Et cela, en pleine campagne électorale...

MUSIQUE CLASSIQUE



ARCHIV DER BAYREUTHER FESTSPIELE
Wolfgang Windgassen et Birgit Nilsson dans une scène de *Tristan et Yseult* présenté à Bayreuth en 1962

Bayreuth pour tous

CHRISTOPHE HUSS

La mutation de ce que l'on appelle encore «le marché du disque» n'est pas un vain concept. En 1992, Philips éditait ses opéras de Wagner enregistrés à Bayreuth en un luxueux coffret de 32 CD vendu alors autour de 800 dollars. Cet été (presque) la même somme a été condensée dans un boîtier d'apparence plus modeste, contenant 33 CD précieux que l'on peut trouver à moins de 70 dollars. Une aubaine...

Le groupe Universal n'ayant pas renouvelé, dans le domaine du disque, la licence d'exploitation de l'étiquette Philips, les enregistrements de Bayreuth sont aujourd'hui publiés chez Decca. Le coffret récemment paru s'intitule *Wagner, The Great Operas from the*

Bayreuth Festival. Pour situer l'intérêt de la chose, il permet d'acquiescer *Le Vaisseau fantôme*, *Tannhäuser*, *Lohengrin*, *Der Ring des Nibelungen* (soit *L'Or du Rhin*, *La Walkyrie*, *Siegfried* et *Le Crépuscule des dieux*), *Tristan et Isolde*, *Les Maîtres chanteurs* et *Parsifal*, pour le seul prix d'un coffret «régulier» de *Parsifal* ou de *Tristan*.

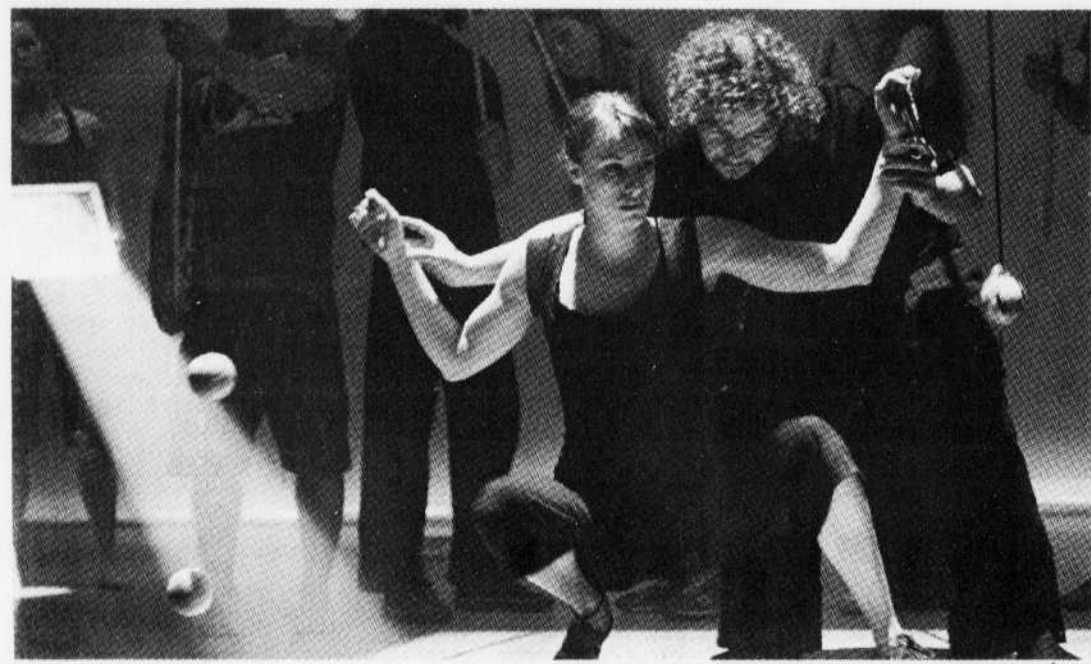
Une histoire pas si chargée

Dans le cas de Wagner, la terminologie «grands opéras» est bien enracinée et peu restrictive; elle part du principe que le génie singulier du compositeur commence à s'exprimer dans *Le Vaisseau fantôme* (*Der Fliegende Holländer*), ce qui écarte donc *Les Fées*, *La Défense d'aimer* et *Tristan*, opéras de jeunesse qui ne sont d'ailleurs pas représentés à Bayreuth.

La plupart des enregistrements en provenance du Festival de Bayreuth que l'on trouve dans le commerce sont des enregistrements dits *live* ou «pirates». Ces éditions, qui se font sans l'assentiment des ayants-droit sont rendues par la large diffusion radiophonique, après-guerre, des spectacles du Festival de Bayreuth enregistrés par la Radio bavaroise. Les disques en question permettent néanmoins aux spécialistes de disposer, dans des conditions sonores pas si mauvaises que cela, des plus riches heures du Festival, dans les années 50. On pense à la *Tétralogie* de Clemens Krauss en 1953 ou à celle de Knappertsbusch en 1958, au *Tristan et Isolde* de Karajan en 1952 ou aux *Maîtres chanteurs* dirigés par André Cluytens. Les enregistrements de ce coffret sont, eux, tout ce qu'il y a de plus régulier et officiel.

Les grands éditeurs qui ont enregistré à Bayreuth en bonne et due forme ont choisi leurs projets avec parcimonie. C'est l'avènement de l'enregistrement électrique qui amena His Master's Voice à capter

VOIR PAGE 5: WAGNER



Daniele Finzi Pasca en répétition pour *Nebbia*

VALÉRIE REMISE

LA 38^e SAISON
08
09

LE THÉÂTRE DU TRIDENT

MARIE DE L'INCARNATION
OU LA DÉRAISON D'AMOUR
Jean-Daniel Lafond / Marie Tifo

TABLEAU D'UNE EXÉCUTION
Howard Barker

LE DRAGON BLEU
Robert Lepage / Marie Michaud

L'ASILE DE LA PURETÉ
Claude Gauvreau

LA NUIT DE VALOGNES
Eric-Emmanuel Schmitt

Direction artistique Gill Champagne

5 pièces
à compter de 75\$

1-877-643-8131
Grand Théâtre de Québec

letrident.com

Robert Lepage
LE DRAGON BLEU

SLAGUE

L'histoire d'un mineur

5 SOIRS SEULEMENT!

Texte : Mansel Robinson
Traduction et interprétation : Jean Marc Dalpé
Environnement sonore : AYMAR
Mise en scène : Geneviève Pineault
Une création du Théâtre du Nouvel-Ontario présentée par le Théâtre de La Manufacture
Du 9 au 13 septembre 2008

Dalpé livre un monologue brûlant. [Il] réussit... magnifiquement à habiter le petit espace de la rue Papineau de son imposante présence. Geneviève Pineault... sert à merveille le texte et son interprète par une mise en scène tout en sobriété.

Alexandre Cadieux, Le Devoir

Jean-Marc Dalpé donne une performance qui impose le respect... impeccablement dirigé par la metteuse en scène Geneviève Pineault. L'environnement sonore de Aymar soutient les moments forts, sans trop en faire.

Josée Bilodeau, site Internet, SRC

Dalpé est grandiose... Un jeu sensible, tout en retenue, authentique... La mise en scène de Geneviève Pineault est extrêmement sobre... Tout est là pour mettre en valeur le texte de Mansel Robinson et la performance de Dalpé... Une pièce à voir absolument!

Isabelle Fleury, SRC-Ontario

4559, PAPINEAU-MONTRÉAL-QC
www.theatrelaligorne.com
514.523.2246
RÉSEAU ADMISSION
LA LIGORNE 514.790.1245 ou 1.800.361.4595



THÉÂTRE PÉRISCOPE | 2, RUE CRÉMAZIE EST
QUÉBEC (QUÉBEC) | G1R 2V2

418.529.2183
ABONNEZ-VOUS À PARTIR DE 42\$
ET ÉCONOMISEZ jusqu'à 50%
www.theatreperiscope.qc.ca

S A I S O N 08 09

- ELVIRE JOUVET 40
Brigitte Jaques / Lorraine Côté
- AMAURÔSIS (VOYAGE DANS LE MUSÉE DE REIMS)
Marie Dumais
- SLAGUE - L'HISTOIRE D'UN MINEUR
Mansel Robinson / Geneviève Pineault
- SITU YEUX ÊTRE MON AMIE
Litsa Boudelika / Jean-Philippe Joubert
- JE VOUDRAIS ME DÉPOSER LA TÊTE
Jonathan Harrois / Claude Poissant
- NATURE MORTE DANS UN FOSSE
Fausto Paravidino / Christian Lapointe
- DIX - ANATOMIE D'UN DÉSORDRE
Vincent Champoux / Stéphane Allard
- LE PALIER
Réal Beauchamp et Jean-Guy Côté / Frédéric Dubois
- LE PROBLÈME AVEC MOI
Larry Tremblay / Francine Alepin

LE THÉÂTRE PÉRISCOPE REÇOIT L'APPUI DU CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC, DU PATRIMOINE CANADIEN ET DE LA VILLE DE QUÉBEC.

CULTURE

WAGNER

SUITE DE LA PAGE E 4

en 1927 et 1928 des extraits d'opéras dirigés par Karl Muck, Siegfried Wagner et Karl Elmendorff. On s'intéressa à *Lohengrin* en 1936, des extraits dirigés par le directeur artistique de l'époque, Heinz Tietjen à la tête d'une distribution «aryanisée».

La diffusion et l'enregistrement reprirent leur cours en 1951. Telefunken-Decca s'intéressa d'emblée au *Parsifal* de Knappertsbusch, His Master's Voice aux *Maîtres chanteurs* et au IIIe acte de la *Walkyrie* par Karajan, des enregistrements légendaires. Telefunken-Decca y enregistrera ensuite Joseph Keilberth dans *Lohengrin* (1953) et *Le Vaisseau fantôme* (1955). Voilà pour l'intégralité du chiche héritage monophonique «officiel».

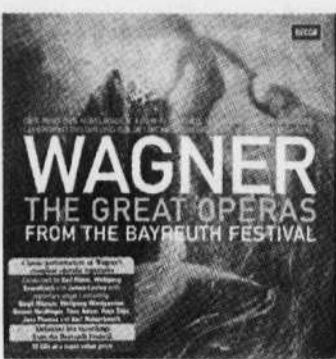
Au début des années soixante, Philips eut l'idée de constituer son catalogue discographique wagnérien en allant enregistrer à Bayreuth. C'est ce legs que nous retrouvons dans ce coffret. Les autres éditeurs réaliseront leurs enregistrements en studio, ailleurs. Seules exceptions: quelques enregistrements Deutsche Grammophon (*Vaisseau fantôme* de Böhm, *Parsifal* de Boulez).

À partir de 1980 les enregistrements vidéo prirent la relève, certains (dont le plus connu: la *Tétralogie* de Boulez, ainsi que plusieurs opéras dirigés par Barenboim) étant publiés à la fois en CD et sur support visuel (LaserDisc, VHS et, maintenant, DVD). Il y a aujourd'hui davantage de DVD de spectacles de Bayreuth que de disques enregistrés «officiellement» pendant 80 ans!

Un contenu optimisé

Par rapport au luxueux coffret de CD publié par Philips en 1992, les choses ont changé... en mieux! Le prix d'abord, divisé par dix ou plus. Le contenu ensuite. La *Tétralogie* de Karl Böhm, d'abord, remplace celle de Pierre Boulez, plus intéressante en vidéo (pour le spectacle de Patrice Chéreau) qu'en audio (qui documente quelques voix délabrées ou de format insuffisant). On signalera une erreur majeure dans le coffret. Il s'agit bel et bien du *Ring* complet de 1967, alors que le livret indique que *L'Or du Rhin* et *Siegfried* auraient été enregistrés en 1971. C'est impossible puisqu'en 1971 le *Ring* était dirigé par Horst Stein, avec d'autres chanteurs.

Autre changement très positif: le *Lohengrin* de Peter Schneider en 1990 (bande son d'une vidéo) laisse place, ici, à celui de Wolfgang Sawallisch en 1962, avec Jess Thomas, Anja Silja (extraordinaire), Ramon Vinay, Astrid Varnay et Franz Crass. On notera au passage l'extraordinaire qualité des chœurs, préparés par Wilhelm



Pitz. Dans l'histoire de Bayreuth, ce spectacle était d'ailleurs l'un des hauts faits de l'époque glorieuse de Wieland Wagner (1917-1966), un génie de la mise en scène, mort, hélas, trop tôt.

Meilleure affaire encore: troquer le *Vaisseau fantôme* de Woldegar Nelsson (là aussi une bande son d'une vidéo: le fabuleux spectacle du metteur en scène Harry Kupfer) contre celui, tempétueux, brutal presque, de Sawallisch en 1961. Le *Tannhäuser* de 1962 sous la direction du même chef est une référence depuis toujours. Échanger le lent, très correct mais inaccompli *Parsifal* de Levine en 1985 contre le sublissime *Parsifal* de Knappertsbusch en 1962 aurait été la touche de génie finale parachevant ces substitutions bienheureuses. Le miracle n'a pas eu lieu: à ce prix, on ne peut sans doute pas tout demander...

Par contre, le *Tristan et Isolde* de Karl Böhm en 1966, avec Birgit Nilsson et Wolfgang Windgassen, tout comme *Der Ring des Niebelungen* par le même chef l'année suivante — à mes yeux la «première version de l'honnête mélomane» — sont d'absolues références.

En achetant le coffret il faudra simplement faire son deuil des *Maîtres chanteurs de Nuremberg*. La représentation de 1974 dirigée par le Suisse Silvio Varviso n'a jamais rien pesé dans la discographie de l'œuvre, mais il n'y avait pas vraiment d'autre solution, sauf à reporter en CD la bande son du spectacle mené par Horst Stein en 1984, avec Bernd Weikl, Hermann Prey et Siegfried Jerusalem. Ce spectacle est édité en DVD chez Deutsche Grammophon.

Chaudre recommandation d'ensemble, évidemment!

Le Devoir

WAGNER

The Great Operas. Enregistrements du Festival de Bayreuth en 1961 (*Le Vaisseau fantôme*), 1962 (*Tannhäuser, Lohengrin*), 1966 (*Tristan et Isolde*), 1967 (*Der Ring des Niebelungen*), 1974 (*Les Maîtres chanteurs*) et 1985 (*Parsifal*). Direction: Wolfgang Sawallisch, Karl Böhm, Silvio Varviso et James Levine. Decca 33 CD 478 0279.

DANSE

Miroirs aux souvenirs

Avec *Sur les glaces du Labrador*, Sarah Chase a tissé des liens insoupçonnés entre les interprètes de Montréal Danse

LILI MARIN

Avec sa première pièce pour grand ensemble, la chorégraphe d'origine torontoise pousse plus loin son travail de conteuse. Elle intègre une partie purement visuelle à sa narration, comme toujours basée sur des histoires vraies, en l'occurrence celles des sept danseurs de la compagnie montréalaise.

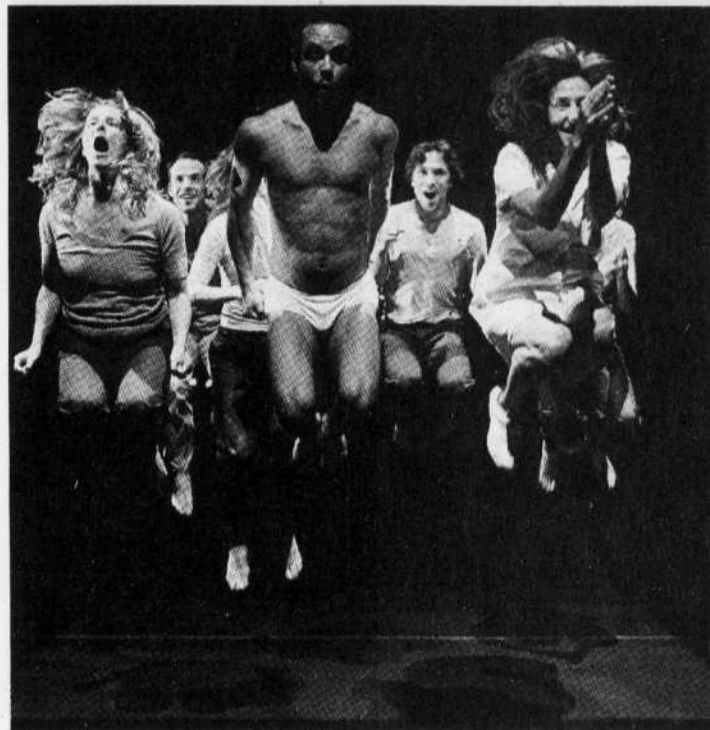
«La construction de cette pièce a été fascinante», affirme la conseillère artistique Kathy Casey, qui a pourtant vu beaucoup d'œuvres éclore au fil des ans. Elle n'est donc pas déçue d'avoir fait appel à cette chorégraphe qu'elle suit depuis longtemps et qui a, selon elle, une excellente maîtrise de ses moyens. «Ce qu'elle fait est très de son temps, c'est tellement frais et communicatif», s'exclame-t-elle au terme de douze semaines de création.

D'après les extraits vus en répétition, difficile de la contredire. La troupe dégage une énergie rieuse, pétillante, et ses membres paraissent très unis. Sarah Chase a en effet pris le temps de parler avec tous les membres — huit semaines! — pour découvrir leurs histoires familiales et en faire ressortir l'étonnante synchronicité. Alors que certains d'entre eux se côtoient au sein de Montréal Danse depuis près de 15 ans, elle leur a permis d'apprendre à mieux se connaître mutuellement.

Pour mieux jouer

Le titre, *Sur les glaces du Labrador*, fait référence à l'histoire du grand-père d'un des danseurs, qui a dû traverser un lac gelé pour porter secours aux survivants d'un écrasement d'avion. C'est aussi une métaphore des souvenirs qui nous soutiennent, par-dessus notre passé.

Plusieurs anecdotes à teneur médicale composent la trame narrative, si bien que les cos-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

L'équipe de *Sur les glaces du Labrador*

tumes, de Pierre Dextrase, tiennent de l'uniforme. Cela ne donne cependant pas un ton grave au spectacle, au contraire. Dans le passage *Blood sugar*, un délire avec beaucoup de swing sur les variations du taux de glycémie du diabétique du groupe, on dirait que les danseurs ont revêtu des habits d'infirmière et d'aide-soignant pour mieux jouer.

Fidèle à son habitude, Sarah Chase joue aussi avec les mots, ceux des chansons choisies par les danseurs. Par exemple, Maryse Carrier s'exprime dans un singulier langage des signes tandis

qu'elle chante *Il venait d'avoir dix-huit ans*, le grand succès de Dalida. Le compositeur Antoine Bédard s'est d'ailleurs inspiré des voix, souvent fort jolies, des interprètes de Montréal Danse pour bâtir l'environnement sonore de *Sur les glaces du Labrador*. «Il y a beaucoup d'effets», dit Kathy Casey, mais quand ils parlent, ils le font dans le silence.»

La parole sert en effet à donner une cohérence aux mouvements abstraits. Parce que raconter des histoires ne signifie pas évacuer la recherche chorégraphique. Très intéressée par le fonctionnement des deux hémisphères du cer-

Raconter des histoires ne signifie pas évacuer la recherche chorégraphique

veau, la lauréate du prestigieux prix Jacqueline-Lemieux, en 2004, divise le corps en trois parties qu'elle fait bouger indépendamment l'une de l'autre. Ainsi, le bras droit effectue un mouvement sur un temps, le bras gauche fait autre chose sur un autre temps, et les jambes marchent sur un compte différent. «Cela fait un mouvement perpétuel très répétitif, mais pas identique», explique Kathy Casey.

A ce formalisme kinesthésique s'oppose sa manière d'entrer en relation avec le public, pas du tout théâtralisée. «Comment rester vrai en s'adressant aux spectateurs? Ça prend une grande confiance pour les regarder dans les yeux. Il a fallu se défaire de vieux réflexes pour ne pas embellir sur scène, on a même dû prendre du faux public pour répéter», relate Kathy Casey, qui estime, avis au gouvernement conservateur, que les arts de la scène ne peuvent s'améliorer sans aller à la rencontre du public, un peu partout.

L'équipe a exceptionnellement eu du temps de répétition en théâtre, ce qui a permis d'expérimenter davantage de choses sur le plan scénographique que lorsque tout le travail a lieu en studio. A deux semaines de la première, les bons morceaux (il y avait assez de matériel pour trois heures de spectacle) se sont mis en place. Après Montréal, *Sur les glaces du Labrador* parcourra le Québec et l'Ouest du Canada, jusqu'au Yukon.

Collaboratrice du Devoir

SUR LES GLACES DU LABRADOR

Chorégraphie de Sarah Chase (conseil de Kathy Casey), avec Dominic Caron, Maryse Carrier, Annik Hamel, Rachel Harris, Benoît Leduc, Manon Levac et Frédéric Marier, à l'Agora de la danse, du 10 au 20 septembre.

DANSE

Les sans-abri de la Place des Arts

Une douzaine de chorégraphes choisis par la 2^e porte à gauche se produiront gratuitement sur l'Esplanade et tenteront d'engager le dialogue avec le public

LILI MARIN

«On danse, on en parle, on change de place.» Et on recommence, pourrait-on ajouter pour bien résumer l'événement *The Art* (prononcez dehors) II. Les artistes qui y participent présenteront, huit fois par jour, six courts projets chorégraphiques, conçus expressément pour l'extérieur ou qui prennent un sens nouveau en plein air. Puis, ils interpellent les passants-spectateurs.

Car le rapport avec le public est au cœur de la démarche artistique de la 2^e porte à gauche, la petite maison de production derrière cette idée, qui en est à sa deuxième mouture. La première, en 2006, avait eu pour théâtre le Square Saint-Louis. «Cela avait été une belle expérience sociale. C'était intéressant de côtoyer toute cette faune de marginaux», se souvient en souriant Frédéric Gravel, cofondateur de l'organisme créé en 2003.

Ce ne sera toutefois pas la première fois que la 2^e porte à gauche se frottera aux gens qui fréquentent le centre-ville. Sous sa gouverne, une cinquantaine d'artistes l'avaient fait, en février 2005, derrière les vitrines de la Maison Simons, 24 heures sur 24, une se-

maine durant. «Nous étions tellement nombreux que personne n'a vu tout ce qui s'est passé», regrette-t-il. Cette fois-ci, après avoir dansé quatre heures non-stop, ils se réuniront à la fin de la journée pour digérer ensemble l'accueil qu'ils auront reçu.

Parmi les performances au menu, toutes à saveur contemporaine, le *Lancer du nain*, qui intègre du breakdance, *GravelWorks 1.7, OGM2 (Organismes génétiquement mouvementés, 2^e génération)*, une élucubration scientifique utilisant l'ADN pour supprimer le chorégraphe, *Zone*, habitée par un personnage mi-humain mi-insecte, et *En el borde*, une improvisation structurée qui aborde le détachement des piétons et des conducteurs. Si tout va bien, cette pièce de Talia Leos, une Mexicaine installée à Montréal depuis 2003, sera reprise au Mexique en 2010, pour *The Art III*.

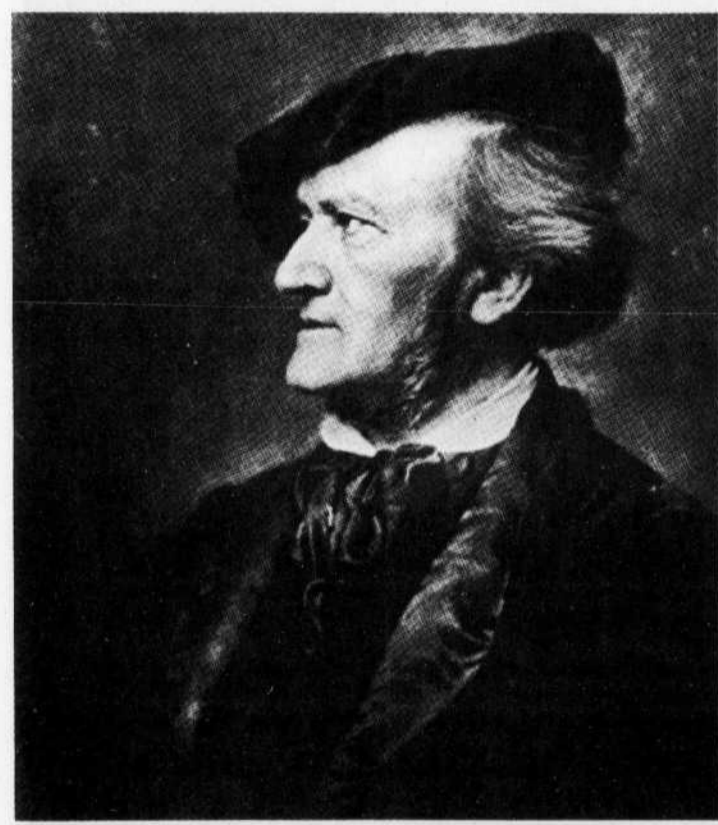
Si tout va bien, parce que *The Art II* a bien failli ne pas avoir lieu, n'eût été l'aide financière de la Place des Arts et la volonté des artistes. Après avoir essuyé les refus des différents subventionneurs, la 2^e porte à gauche allait tout annuler, ne voulant pas demander une participation bénévole, mais les artistes ont souhaité

aller de l'avant, tant la réunion de danseurs dans un tel endroit est rare. Ils auront finalement un cachet symbolique.

Collaboratrice du Devoir

THE ART II

Une production de la 2^e porte à gauche. Sur l'Esplanade de la Place des Arts, du 12 au 14 septembre, de 15h à 19h



Richard Wagner (1813-1883)

SOURCE INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY

bruits d'ondes

Élodie Lombardo
Ganas de Vivir
TRACES-CHORÉGRAPHES

CHORÉGRAPHE Élodie Lombardo
INTERPRÈTES Luc Altadili, Susana Barrera di Piero, Cristóbal Barreto Hiereda, Frédéric Gagnon, Jean-François Légaré, Séverine Lombardo, Georgina Navarro Núñez, Myriam Tremblay

24 SEPTEMBRE AU 4 OCTOBRE 2008, 20H30
Studio Hydro-Québec du Monument-National
514 871 2224

Charmaine LeBlanc
Quarantaine 4x4
TRACES-HORS-SENTIERS

METTEUSE EN SCÈNE Charmaine LeBlanc
INTERPRÈTES Marc Béland, Marc Daigle, Benoît Lachambre et Ken Roy
MUSIENNES Anne-Marie Cassidy et Sylvie Paquette

21 AU 23 OCTOBRE, 20H
24 OCTOBRE 2008, 19H ET 22H
Studio des arts technologiques
514 844 2172

Abonnement 514 844 2172

DanseCité
la trace des créateurs

Naomi Stikeman
Caturn
TRACES-INTERPRÈTES

IDÉATION ORIGINALE, DIRECTION ARTISTIQUE ET RÉALISATION
Naomi Stikeman CHORÉGRAPHERS Peter Chu, Crystal Pite
INTERPRÈTES Naomi Stikeman, Peter Chu
COMÉDIENNES À L'ÉCRAN Frédérique Bédard, Janine Sutto, Suzanne Garosau, Françoise Gratton, Françoise Lemieux
CONSEILLER ARTISTIQUE Robert Lepage

5 AU 15 NOVEMBRE 2008, 20H
USINE 1345, avenue Lalonde
514 521 4493

David Pressault
Corps intérieur
TRACES-CHORÉGRAPHES

CHORÉGRAPHE David Pressault
INTERPRÈTES Angie Cheng, Jean-François Déziel, David Flewelling, Esther Gaudette, Karina Iraola, Daniel Soulières

21 AU 31 JANVIER 2009, 21H
Studio Hydro-Québec du Monument-National
514 871 2224

Invitation à la Mélomanie

Une série de 8 cours d'initiation à la musique classique basée sur l'écoute commentée d'extraits sonores

CLAUDIO RICIGNUOLO
de l'Orchestre Métropolitain

« Claudio Ricignuolo est un passionné de musique et un formidable vulgarisateur. »
— YVES BEAUCHÉMIN

■ Série classique
■ Cours à la carte
■ Certificats-cadeaux

Orchestre Métropolitain de Grand Montréal
Yves Beauchemin
(514) 385-5015
www.melomanie.com

SAISON 2008-09
25^e anniversaire

L'ORCHESTRE DE CHAMBRE
I MUSICI
DE MONTREAL
YULI TUROVSKY

Cantata Criolla
d'Antonio Estévez
The One Who Sang With the Devil

Grand spectacle d'ouverture
Idwer Alvarez, ténor; Franklin de Lima, baryton et le Grand Chœur de Montréal, dir. Martin Dagenais

MERCREDI 17 SEPTEMBRE 2008 À 20 H
Théâtre Maisonneuve

laplacedesarts.com
514 942 2112 / 1 800 942 2112

Renseignements :
514 982-6038 / imusici.com
Commanditaire principal de la saison 2008-2009

LA PRESSE, WPC, HYDRO QUÉBEC

DE VISU



Red Room (Child) 1994, de Louise Bourgeois

MARCUS SCHNEIDER

Le Guggenheim à Louise Bourgeois

Avec ses quelque 150 œuvres, l'exposition est la plus importante rétrospective du travail de l'artiste à ce jour

LOUISE BOURGEOIS
Solomon R. Guggenheim
Museum
1071, 5^e avenue, New York
Jusqu'au 28 septembre

MARIE-ÈVE CHARRON

La dame, même à 96 ans, n'a pas cessé de créer. Née en 1911 à Paris, émigrée en 1938 à New York où elle vit toujours, Louise Bourgeois est de ces artistes que le temps n'a pas desservis. Avec ses quelque 150 œuvres, l'exposition que lui consacre le Guggenheim à New York, une coproduction du Centre Pompidou à Paris et de la Tate Modern à Londres où elle s'est déjà arrêtée, est la plus importante rétrospective à ce jour du travail de l'artiste.

Peintures, œuvres sur papier, sculptures et installations donnent à voir dans l'exposition le parcours prolifique de cette artiste inclassable, qui a été plusieurs fois dans sa vie à l'avant-garde artistique. Une des périodes les plus fécondes de l'artiste se situe dans les années 1990, au moment où elle réalisait une série d'installations, les «cellules». Plus récemment, elle a travaillé avec le textile, la couture et la broderie, des matériaux nouveaux qui rappellent le commerce de restauration de tapisseries de ses parents lorsqu'elle était enfant. Un intérêt quasi obsessionnel pour l'araignée occupe aussi l'artiste qui en a fait, au cours des dernières années, le motif de plusieurs de ses sculptures.

Le Guggenheim donne droit à un échantillon de ces pièces récentes, mais l'approche rétrospective de l'exposition tend plutôt à balayer l'ensemble du corpus de l'artiste. Un corpus imposant qui se déroule et se déploie au fil de la rampe de la rotonde

du Musée. L'architecture en spirale sied d'ailleurs à merveille au travail de Bourgeois, puisqu'elle fait écho à plusieurs œuvres de l'artiste. Le soulignent d'ailleurs deux sculptures suspendues dans le vide central du bâtiment, deux masses tourbillonnant sur elles-mêmes, évoquant, à la fois, l'ascension et la descente, le mol affaissement et l'érection rigide de la matière. C'est cette tension que, précisément, Bourgeois dit

dans le travail de l'artiste. Corps meurtris, désirants, fragmentés ou mis en relations, le plus souvent ambigu pour le genre sexuel. Il en est ainsi de pièces majeures, comme *Le Regard* (1966) et la *Fillette* (1968), qui amalgament les organes sexuels ou font convertir un vagin en œil. Les connotations sexuelles y sont d'autant appuyées que les sculptures sont faites de latex donnant lieu à des textures organiques.

Le Guggenheim donne droit à un échantillon des pièces récentes de Bourgeois, mais l'approche rétrospective de l'exposition tend plutôt à balayer l'ensemble du corpus de l'artiste

Avec l'usage de ces matériaux dans les années 1960, Bourgeois innovait, la plaçant aux côtés de têtes émergentes comme Eva Hesse.

aimer dans la spirale, le contrôle et la liberté qu'elle représente simultanément.

Le corps, sans conteste

Cette confession de l'artiste, elle est rapportée dans le catalogue de l'exposition qui se présente sous la forme d'un glossaire. L'outil s'avère fort utile et fructueux, aménageant plusieurs portes d'entrée aux œuvres, ne les figeant pas dans une lecture linéaire et chronologique. Il reste que c'est cette logique qui gouverne en général le parcours de l'exposition, faisant apparaître des regroupements d'œuvres au cours du temps marqués par des moyens d'expression et des thèmes communs. Les peintures et les sculptures de jeunesse, des figures totémiques et des piles modulaires, ouvrent ainsi l'exposition avec des œuvres imbriquant architectoniques et référents corporels.

Le corps, sans conteste, apparaît comme un thème de fond

Même avec le marbre et le bronze qu'elle adopte à la fin des années 1960, Bourgeois cultive l'indécision biomorphique. *Janus Fleuri* (1968) et *Cumul I* (1969) sont de cet ordre, objets suspendus ou posés au sol dont les formes intriguent, provoquant des effets de répulsion ou d'attraction. *The Destruction of the Father* reprend, cinq ans plus tard, le motif de bulbes présents dans *Cumul I*, mais introduit pour la première fois le mode de l'installation. L'œuvre de plâtre, de latex, de bois et de tissu campe un théâtre singulier, une caverne sombre qui, comme le précisera l'artiste, est la scène d'un rite cannibale.

Que l'artiste ait aussi goûté à la performance semble aller de soi, tant son œuvre fait référence au corps et chérit la matière en processus. Le Guggenheim accorde une place à cet aspect en présentant le document filmé de la performance *A Banquet/A Fashion*

VOIR PAGE 7: BOURGEOIS

Vous ne les connaissez pas? Pourquoi?

nem 20 ans

Ils sont célèbres dans le monde pour leur virtuosité!

10.09.08

Le Nouvel Ensemble Moderne présente son concert d'ouverture le 10 septembre prochain à 20 heures, salle Claude-Champagne, U de M. Billets 20\$, C0 anniversaire inclus. J. Roca, H. Grottbals (craviche), B. Chernoy (avec acteur de violoncelles), G. Benjamin (onem.ca)

Orchestre Métropolitain du Grand Montréal
Yannick Nézet-Séguin

/1

Deux voix pour Berlioz

Yannick Nézet-Séguin / chef
Marianne Fiset / soprano
Julie Boulianne / mezzo-soprano

Maurice Ravel / La Valse
Hector Berlioz / Les Nuits d'été
Sergueï Rachmaninov /
Niè poi krasavitsa pri mniè, mélodie
Modest Moussorgski /
Les Tableaux d'une exposition
(orchestration de Maurice Ravel)

Le dimanche
28 septembre 2008, 16h
Salle Wilfrid-Pelletier
Conférence préconcert gratuite à 15h

Une présentation de
LA PRESSE ERNST & YOUNG

Orchestre Métropolitain du Grand Montréal
514.598.0870 - orchestremetropolitain.com

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 800 412 2112

Vous êtes ici

PALAIS M()NTCALM.ca

La musique comme jamais vous ne l'entendrez ailleurs.

Jusqu'à 33% d'économie en s'abonnant.
Réservations : 418 641.6040

BANQUE NATIONALE
GRUPE FINANCIER

VILLE DE QUÉBEC

leSoleil

Culture Communications et
Constitution Finances
Québec

DE VISU

BOURGEOIS

Chaque installation s'offre comme le théâtre d'un drame psychosexuel dont les ferments narratifs sont l'enfance de l'artiste

SUITE DE LA PAGE E 6

Show of Body Parts aux côtés de l'installation *Confrontation*, qui, au moment de son exposition en 1978, accueillait en son centre des volontaires paradant dans des costumes de latex garnis de nombreuses mamelles, ce qui en a fait glousser plus d'un.

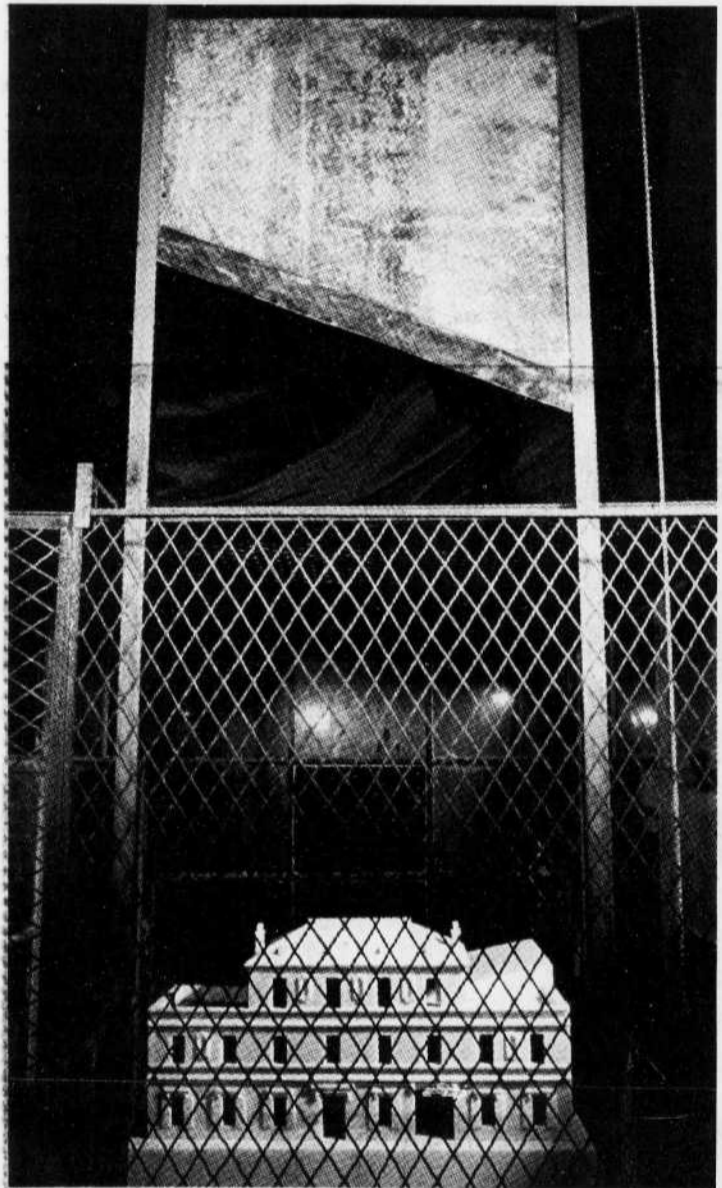
Ancrage autobiographique

Plusieurs enjeux convergent dans la série des «cellules» des années 1990 dont le Musée présente une importante sélection, y compris le *Red Room (Child)* du Musée d'art contemporain de Montréal, en les plaçant d'une niche à l'autre le long de la rampe. Chaque installation s'offre comme le théâtre d'un drame psychosexuel dont les ferments narratifs sont l'enfance de l'artiste. L'ancrage autobiographique de ces œuvres est plus manifeste, notant ici la trahison du père trompant sa femme, là la maladie de la mère souffrant en silence. «*Art is the guaranty of sanity*» peut-on justement lire brodé sur un tissu. La fonction thérapeutique de l'art, ce qui motive sou-

vent les œuvres fondées sur une

mythologie personnelle, est ouvertement invoquée par l'artiste. L'intensité des affects provoqués par les «cellules» passe par les matériaux et les objets trouvés qui les composent, comme les vieilles porte de bois qui constituent les cloisons, les fioles de verre et les vêtements usés. Les cloisons aménagent des pièges à regard en ne donnant à voir que par une fente ou en surprenant le spectateur grâce aux reflets d'un miroir. Bourgeois laisse entendre avec une efficacité redoutable ce qui est pour elle son roman familial, le roman des origines prisé dans le discours freudien. Les dispositifs visuels évoquent avec éloquence la mécanique des sentiments et dépassent, en somme, le personnage de l'artiste. Il faut y regarder à deux fois, comme dans *Red Room (Parents)* où il est possible de repérer un petit oreiller blanc qui donne à lire en rouge «Je t'aime». Le texte brodé en cursive évoque la fragilité du sentiment et, en même temps, la force de son inscription, parfois douloureuse, dans la chair de l'autre.

Collaboratrice du Devoir



Cell (Choisy) 1990-1993, de Louise Bourgeois

PETER BELLAMY



VERNISSAGE
Dimanche 21 septembre 2008 à 14 h
NAVETTE GRATUITE
disponible pour l'occasion
Départ du MAC à 11 h 45

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

Diane Landry
Les défrillateurs
21 septembre 2008 - 4 janvier 2009

08
Automne

Terrier
Exposition réalisée et mise en circulation par les Châteaues Galleries
21 septembre 2008 - 4 janvier 2009

Andrien Norvid
Mur à Mur
21 septembre 2008 - 3 mai 2009

145, rue Wilfrid-Paré
Joliette (Québec) CANADA
450 756-0311
www.museeartjoliette.com
Du mardi au dimanche, 12 h à 17 h

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

Dans l'ombre de l'opresseur

SIGNALS IN THE DARK:
LA PRATIQUE
ARTISTIQUE À L'OMBRE
DE LA GUERRE

Galerie Leonard & Bina Ellen
Université Concordia, 1400, boulevard de Maisonneuve Ouest,
jusqu'au 11 octobre.

JÉRÔME DELGADO

Nous vivrions actuellement une guerre perpétuelle. Celle de la terreur et de l'oppression. Des idéologies s'y affrontent, pas tant avec des coups de canon qu'avec des bombes médiatiques. À l'ère de l'image, la principale arme demeure la caméra, les principaux alliés, les médias (électroniques, surtout).

Qu'une exposition intitulée *Signals in the Dark: la pratique artistique à l'ombre de la guerre* soit portée par autant d'images en mouvement n'étonne pas. Depuis le 11-Septembre, nous sommes bombardés de scènes d'horreur, de déclarations de terreur. Il faut croire que la création artistique, tout comme peuvent l'être les activités quotidiennes de chacun, en sort marquée. Mais l'exposition qui ouvre la saison de la galerie Leonard & Bina Ellen dépasse ce cadre. Et montre l'absurdité de cette guerre d'image, et de toutes les autres.

De quelle(s) guerre(s) parlez-vous? Vit-on vraiment les années les plus noires découlant du terrorisme? L'exposition, montée par Séamus Kealy et mise en circulation par une autre galerie universitaire (la Blackwood Gallery de Toronto), repose sur ces interrogations. Bon, le commissaire ne l'exprime pas ainsi, préférant parler, dans son texte de présentation, de «*guerre planétaire, de sa représentation et de son idéation*». Il n'en demeure pas moins évident, avec sa vaste sélection d'artistes (seize, plus une autre dizaine formant deux programmes film et vidéo), qu'il tend à rappeler que la terreur et la souffrance liées à l'oppression politique ne sont pas nées en 2001.

Images récupérées

Certaines œuvres de *Signals in the Dark* précèdent d'ailleurs cette année tournante, pour beaucoup, question sécurité, tel que *Dial H-H-S-T-O-R-Y*, de Johan Grimonprez, collage filmique présenté sous forme d'installation, de 1997. L'artiste belge y va d'un commentaire cinglant sur le spectacle de l'horreur. Notez que ses images, repiquées de multiples sources (du reportage télé au film de science-fiction), remontent aux années 1960 et 1970, époque (démodée?) de détournements d'avions. L'armée rouge japonaise, ça vous dit quelque chose?

Dans cette exposition très post-moderniste, les images récupérées à gauche et à droite ne manquent pas. À l'instar de Grimonprez, plusieurs artistes se servent de la médiatisation de la peur pour



Une scène de la vidéo *I, Soldier*, de Köken Ergun

GALERIE LEONARD ET BINA ELLEN

construire leur propos. Ils sont si nombreux à mêler les genres et à puiser dans des documents, souvent tournés par d'autres, que le ton devient redondant. Et le rythme, essoufflant, la durée dépassant souvent l'heure.

L'idée de dénoncer la représentation médiatique des idéologies peut pourtant s'exprimer de manière plus simple — et plus courte. *Title Withheld (Rock)*, un collage image-son de 1992 signé Kendell Geers, artiste sud-africain, dit en deux minutes toute la violence de nos sociétés. Et même plus: cette scène, difficile à supporter (un homme est sauvagement battu), s'appuie sur une voix off traduisant les propos d'un René Magritte au sujet de notre trop grande sensibilité devant une simple représentation. «*Votre exposition, écrit l'artiste au commissaire, a besoin d'une œuvre qui parle réellement de la guerre [...] plutôt que de quelque chose que vous expérimentez bien calé dans votre divan en faisant défiler les canaux sur votre téléviseur à écran plasma.*»

L'écran n'est pas un dénominateur commun à l'exposition. Il y a même une œuvre exempte de tout support visuel — *A Short History of Conscriptio in Canada* d'Annie MacDonell, qui repose sur la lecture de textes célèbres des Mackenzie King et Henri Bourassa. Au bout, plasma ou non, ce sont les propositions les plus sobres qui se démarquent.

L'Albanais Anri Sala exprime la peur des bombardements de Belgrade par leur seule évocation bruitiste. L'Irakien Abdel-Karim Khalil, avec un marbre qui détonne du reste, représente un prisonnier cagoulé. Au-delà de cette illustration de l'occupation américaine de Bagdad, on peut lire la difficulté

pour un artiste, et pour l'art, de s'exprimer en temps de guerre.

Notons, enfin, la présence d'œuvres plus complexes, tout aussi percutantes. Du collectif parisien Bureau d'études, Kealy expose deux de ses célèbres schémas illustrant les réseaux liant pouvoirs politique, militaire et financier et dont la cible demeure les Bush et compagnie. D'Omer Fast, on a droit à *A Tank Translated* et à ses quatre écrans. Comme à son habitude, l'artiste natif de Jérusalem joue sur la lisibilité du propos, altérant la traduction des dialogues. Cette habile confusion, qui vient appuyer le sujet abordé (comment les militaires perçoivent-ils leur expérience?), est d'autant plus ambiguë qu'elle est accompagnée (involontairement?) de la trame sonore d'œuvres voisines, *The Flag et I, Soldier*, deux vidéos du Turc Köken Ergun qui remettent en question la pertinence du cérémonial militaire.

Guerre d'images, guerre de mots. «*Vous êtes sortis du territoire américain*», clame la fausse pancarte routière de Ron Terada. L'énoncé est plus cru qu'il en a l'air: le panneau, affiché près de la frontière Detroit-Windsor, a choqué et a été retiré. Les commerçants craignaient que cette ironie envers les obsessions de territoire se traduise par moins de visiteurs des États-Unis. Il ne faut surtout pas vexer l'ogre.

Armée de femmes au MAC

La Triennale québécoise, l'exposition estivale du Musée d'art contemporain, se termine demain dimanche avec toute une fanfare: une performance des Women With Kitchen Appliances, les

WWKA pour les intimes. Ce collectif entièrement féminin, qui s'amuse avec les clichés, particulièrement la tenue de travail (de cuisine) des années 1950, fera ainsi sa première véritable apparition au musée — les œuvres que le groupe expose depuis mai ont un teneur plus documentaire. Place donc à la performance, chose plutôt rare dans un musée. L'occasion est donc belle pour faire les choses en grand. Les WWKA ne seront pas six ou sept comme de coutume, mais 25! Vingt-cinq femmes qui manifestent avec leur batterie de cuisine (des appareils électriques surtout), ça fera certainement du bruit. À 14 h 30.

La rupture selon Sophie Calle, bis

La fondation DHC du Vieux-Montréal ne se satisfait pas d'une seule œuvre de Sophie Calle — l'imposante installation-expo *Prenez soin de vous*, en cours jusqu'à la mi-octobre. En voici une deuxième, cette fois sous forme de cinéma. Coréalisée par l'artiste française (avec Grégory Shephard), *Double-Blind (No Sex Last Night)*, une «multiprojection vidéo graphique», en fait, poursuit l'histoire de rupture au cœur de *Prenez soin de vous*. Il s'agit cette fois d'un road-movie aux États-Unis, au volant d'une vieille Cadillac. Tour à tour, les ex (Calle et Shephard, donc) se filment, s'expriment, donnent à l'ensemble une série de champs-contrechamps et deux visions fort distinctes de la même réalité. *Double-Blind* est présentée quatre fois, mardi. Représentations à compter de 15h, réservations au tammy@dhc-art.org.

Collaborateur du Devoir

LES COURS ET LES ATELIERS AU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

INSCRIVEZ-VOUS MAINTENANT!

Cet automne, prenez un peu de temps pour vous et inscrivez-vous à l'un de nos ateliers créatifs ou à l'un de nos cours. De nouveau cette année, la musique devient une partie intégrante des activités culturelles!



PHOTOS MICHEL DUBREUIL

AU PROGRAMME CET AUTOMNE

COURS	ATELIERS
<ul style="list-style-type: none"> LA MUSIQUE RACONTÉE : J.-S. BACH, <i>MUSICA DONUM DEI</i> COURS PROMENADE : INTRODUCTION À L'ART EUROPÉEN À TRAVERS LES COLLECTIONS DU MUSÉE 	<ul style="list-style-type: none"> LES JOIES DE LA COULEUR DESSIN DE MODÈLE VIVANT ÉVEILLEZ VOTRE CRÉATIVITÉ INTRODUCTION À LA GRAVURE SUR BOIS PAPIER CRÉATIF NOUVELLES TECHNIQUES DE LA PEINTURE ACRYLIQUE DESSINER LES FLEURS ET LES PLANTES DESSIN DE PORTRAITS

DESCRIPTION DES COURS ET INSCRIPTION www.mbam.qc.ca/adulte

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

LOVE
YVES SAINT LAURENT
29 MAI - 28 SEPTEMBRE 2008

Première rétrospective couvrant les quarante ans de création de la maison de Haute Couture Yves Saint Laurent. Une scénographie digne des plus prestigieuses défilés de mode. L'exposition la plus glamour de l'été!

Ouvert aussi les mercredis, jeudis et vendredis soirs jusqu'à 21 h.
Gratuit pour les enfants de 12 ans et moins*

*Accompagnés de leurs parents. Non applicable aux groupes.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL
Pavillon Michel et Renata Hornstein
www.mbam.qc.ca

VISITES COMMENTÉES DISPONIBLES

Renseignements: 514-785-7086

CULTURE

DVD

Un Gabin méconnu

FRANÇOIS LÉVESQUE

Comme beaucoup de films noirs, *Moontide* appartient simultanément à plusieurs genres, mais ne peut se réclamer d'aucun. Cette petite merveille tombée dans l'oubli — on s'explique mal pourquoi — refait surface dans la collection Fox Film Noir, à qui l'on doit, par exemple, la réédition de *Laura*. Plus modeste mais tout aussi inclassable, même au sein d'un genre aussi accommodant que le film noir, *Moontide* est de la même trempe que le classique de Preminger. Jean Gabin, dans une rare incursion américaine, y tient la vedette, et sa présence au générique ne fait qu'ajouter à l'aura singulière d'un film fascinant.

Dans une intrigue mince (on se serait presque tenté de dire accessoi-

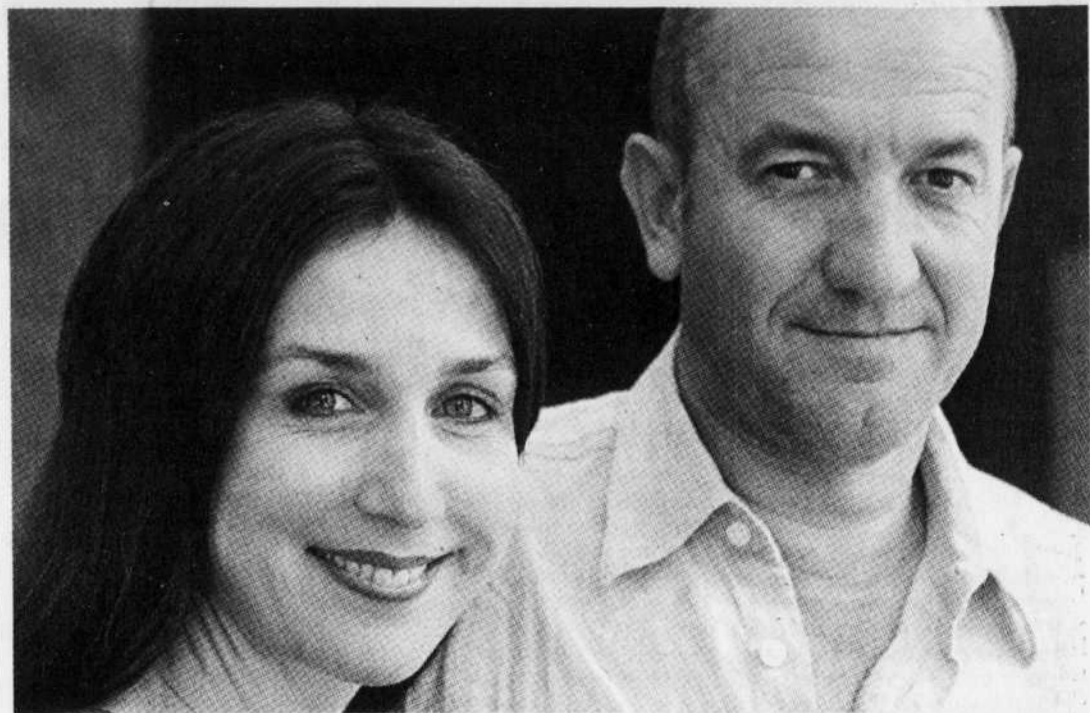
re), Gabin interprète Bobo, un viveur français qui écume les ports et enchaîne les boulots au même rythme qu'il descend les verres de whisky. Flanqué de son ami Tiny (Thomas Mitchell, *Gone with the Wind*), qui le sort souvent du pétrin, Bobo mène une existence frugale mais libre. Entre en scène une jeune femme désespérée (Ida Lupino, *They Live by Night*), et voilà Bobo peut-être prêt à se caser. Pendant ce temps, un meurtrier se tapit dans l'ombre du port...

Moontide, on l'apprend dans le fort intéressant documentaire figurant dans les suppléments du DVD, a connu une production chaotique et deux réalisateurs: Archie Mayo, un «faiseur» compétent qui a terminé le film, et Fritz Lang (*Metropolis*, *M*, *The Woman in the Window*), dont la touche est

perceptible dans certains plans particulièrement réussis. Au final, le film ne souffre pas vraiment de cette situation qui, du reste, était alors relativement fréquente. Ce qui étonne surtout, quand on connaît le zèle des censeurs de l'époque (on est en plein code Hayes), c'est le sous-texte gai pour le moins manifeste. *Moontide* présente, sans le dire, un triangle amoureux classique dont le troisième parti est Tiny, l'étrange ami de Bobo. Le fait qu'il survécu au montage la scène de la serviette entre Tiny et Nutsy (Claude Rains, *Notorious*), laisse pantois. La manière qu'a Bobo de toujours trouver une excuse pour quitter Anna quand arrive le moment de consommer leur amour paraît souvent forcée, ce qui ajoute, paradoxalement, à l'intérêt du film. Vu sous cet angle, *Moontide* constitue un bel exemple de jeu de dupes face à une censure bigote avec, en prime, profusion de dialogues à double sens. A la fin du deuxième acte (le film en compte trois, très nets), Anna demande même à Bobo «Qui est Tiny? Qui est-il pour toi? Les mots et la situation opèrent à deux niveaux: Gabin et Lupino jouent finement cette double intention. La vedette de *Pépé le Moko* et la «tough gal» du film noir partageant en outre une chimie improbable mais indiscutable. Il offre un jeu robuste, à des lieues de l'image du Français sophistiqué popularisée par Maurice Chevalier; elle compose un personnage très touchant avec, pour ainsi dire, à peu près rien. Leurs silhouettes sombres évoluent dans un décor maritime très «studio» que n'aurait pas dédaigné Carné. Une production minimaliste, un brin théâtrale, qui charrie dans son sillage brumeux un charme poétique certain de plaire aux cinéphiles curieux.

D'excellente tenue, cette édition propose le film en version originale anglaise (sous-titres français disponibles) dans un transfert étonnamment propre. Outre le documentaire, un commentaire audio de Foster Hirsch (*The Dark Side of the Screen: Film Noir*) est offert. Le tout, à prix dérisoire.

CINÉMA



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Elsa Zylberstein et le réalisateur Philippe Claudel étaient à Montréal cette semaine pour la sortie prochaine du film *Il y a longtemps que je t'aime*.

Les âmes emprisonnées

Entretien avec le réalisateur Philippe Claudel et l'actrice Elsa Zylberstein pour le film *Il y a longtemps que je t'aime*

ANDRÉ LAVOIE

L'expression homme-orchestre prend tout son sens lorsqu'il s'agit de décrire Philippe Claudel. Non seulement est-il scénariste et maintenant cinéaste, mais aussi un romancier à succès (*Le Rapport de Brodeck*, *La Petite Fille de Monsieur Linh*), «jeune» dramaturge (bientôt une première pièce créée à Paris), en plus de pratiquer la musique et la peinture, deux arts qu'il affirme très mal maîtriser, mais qui lui sont tout de même essentiels. Certains de ses tableaux sont d'ailleurs accrochés aux murs de la belle maison de province du personnage incarné par Elsa Zylberstein dans *Il y a longtemps que je t'aime*, son premier long métrage de fiction mettant également en vedette une Kristin Scott Thomas stupéfiante et bouleversante.

«Il y a des toiles que j'ai peintes et qui sont dans le film. Personne ne le sait, je ne le dis jamais, et je me demande bien pourquoi je vous le dis...» C'est sans doute parce que le cadre formel de notre entretien cette semaine à Montréal a vite pris un ton plus familial, parfois

celui de la confiance (au sujet de notre passé commun de catholiques bien élevés) ou de la cinéphilie (sur les mérites et les errances de Nanni Moretti).

Accompagné d'Elsa Zylberstein dans une tournée promotionnelle qui ne s'essouffle pas depuis la sortie du film en France en mars dernier (cumulant plus d'un million d'entrées), un Prix du public au Festival de Berlin et un véritable rayonnement international, dont en Grande-Bretagne et aux États-Unis, Philippe Claudel assume toujours son côté touche-à-tout. «J'essaie de trouver le bon instrument pour dire ce que j'ai à dire: c'est parfois un roman, parfois un scénario, parfois une pièce de théâtre.» Et de passer de la plume à la caméra ne semblait pas l'angoisser. «Je n'avais pas trop d'appréhensions parce que j'étais dans le milieu depuis quelques années. Et voir travailler Yves Angelo [le cinéaste a tourné deux de ses scénarios: *Sur le bout des doigts* et *Les Ames grises*], ça m'a inspiré, ça m'a nourri.»

Vers la lumière

Le réalisateur reconnaît aussi

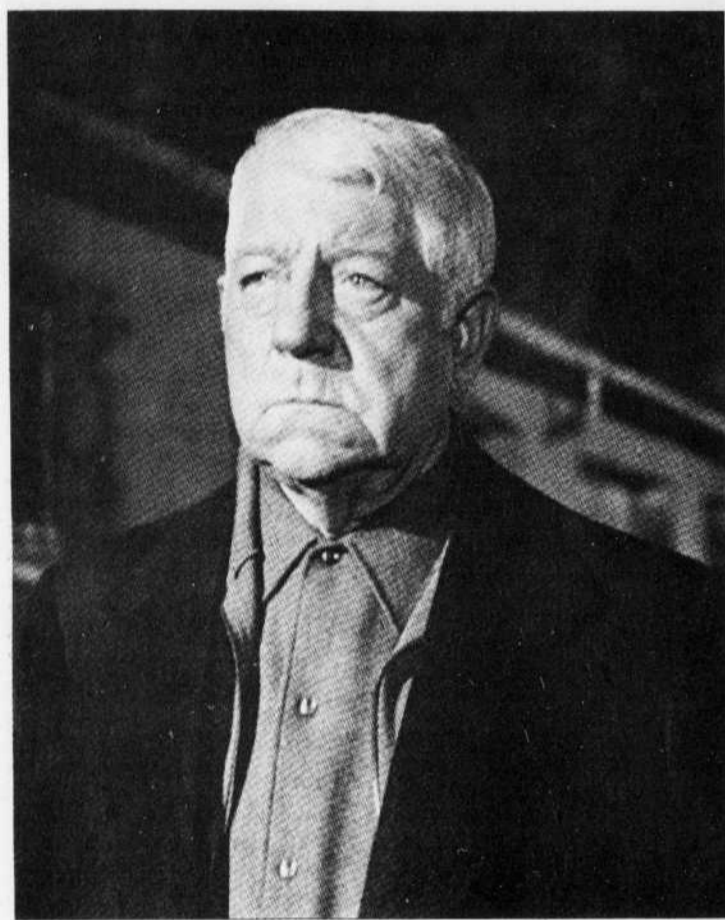
que son propre parcours de vie l'a également aidé à enrichir cette histoire de retrouvailles, celles entre deux sœurs dont l'aînée, Juliette (Kristin Scott Thomas), revient d'un séjour de 15 ans en prison, renouant sans joie avec sa cadette, Léa (Elsa Zylberstein), menant une vie bien rangée avec sa famille. Elles tentent de recoudre des liens que toutes les deux croyaient rompus à jamais. Claudel a connu lui aussi «l'expérience carcérale», mais comme enseignant pendant 11 ans; l'un des personnages secondaires du film pourrait très bien être son alter ego. «Quand j'ai arrêté, en 2000, plusieurs mois après, ça me hantait encore beaucoup.»

Pourtant, l'idée de départ ne venait pas de lui, mais de Zylberstein, une admiratrice de l'écrivain et qui, un jour, lui a chuchoté à l'oreille l'idée d'écrire un film sur deux sœurs de deux générations différentes. Celle qui peut tout autant jouer les jeunes filles pétillantes (*Mina Tannenbaum*, *Tenue correcte exigée*) et les femmes austères (*La Petite Jérusalem*) a tout de suite vu «la vérité et la sincérité du scénario», mais a compris plus tard, avec surprise, que Claudel tenait à le réaliser lui-même. «Au départ, je n'ai rien dit», souligne-t-elle avec un enthousiasme qui tranche avec la banalité de son personnage dans *Il y a longtemps...* Mais il possède une telle subtilité lorsqu'il parle de personnages de ses romans que j'étais convaincue qu'il savait regarder avec intelligence et pudeur. J'ai tendance à être indulgente pour un cinéaste qui fait son premier film — j'en ai fait plusieurs dans ma carrière —, et ceux qui sont intelligents apprennent vite. Comme Philippe.»

En effet, le cinéaste reconnaît s'être préparé avec sérieux et minutie, peut-être même un peu trop, reconnaissant que, dans certaines scènes, «il aurait fallu laisser plus de liberté». Sa vision était effectivement nette et précise: «Ce qui m'intéressait, c'était de mettre en place un dispositif de filmage et de montage qui soit, dans l'échelle de la sobriété, aussi haut et aussi fort que le sujet. Avec la caméra, mon travail consistait à la poser au bon endroit, parce qu'il y a beaucoup de plans fixes. Quand elle commence à bouger, c'est parce que le personnage de Juliette va mieux, qu'elle l'accompagne dans ce mouvement de renaissance.»

Cette renaissance est d'ailleurs décrite de manière exemplaire, et fort émouvante, noyant bien des spectateurs dans leurs larmes, ce que Claudel et Zylberstein constatent avec un mélange d'incrédulité et de fierté. On a même accélééré l'étiquette de «mélodrame» à un film qui pourrait en supporter bien d'autres. «Le problème avec ce mot, affirme le cinéaste, c'est qu'il s'est chargé d'un sens un peu trop négatif au fil du temps. On pense aux violons, à la grosse émotion. Mais si l'on prend le terme dans son sens le plus plein, oui, c'est vrai, c'est quand même un drame qui provoque une émotion. Souvent, je dis que c'est un drame qui va vers la lumière...» Une lumière qui nous guide dans un torrent de sentiments et une finale poignante qu'il faut se garder de révéler à ceux que l'on aime et qui iront voir le film qui prendra l'affiche le vendredi 12 septembre.

Collaborateur du Devoir



L'acteur Jean Gabin (1904-1976)

AGENCE FRANCE-PRESSE

Collaborateur du Devoir

inter
ART ACTUEL

30 ANS DE CULTURE À QUÉBEC

SORTIE DU NUMÉRO 100 VILLE DE QUÉBEC 1978-2008
arts visuels / architecture / urbanisme / écriture

EN KIOSQUE DÈS LE 5 SEPTEMBRE 2008
www.inter-lelieu.org

DOSSIER

- Genèse de l'art actuel à Québec
Quelques éléments pour en comprendre l'origine
Jean-Claude St-Hilaire
- 30 ans d'art vivant à Québec
Dialogue entre toi et moi
Lisanne Nadeau et Guy Sioui Durand
- 30 ans d'urbanisme à Québec
Une ville marquée par un traumatisme qui n'est pas celui qu'on pense
Marc Boutin
- 30 ans d'architecture à Québec
Remonter le temps
Réjean Lemoine et Olivier Vallerand
- Une brève histoire de la poésie vivante
André Marceau

HISTOIRE DES ORGANISMES CULTURELS DE QUÉBEC

La chambre blanche / L'ilot Fleurie / La Bande Vidéo / Engramme
Musée national des beaux-arts du Québec / Folie/Culture / Avatar
VU / Le Lieu, centre en art actuel / Les Productions Recto-Verso / L'Œil de Poisson

146 pages
Tout en couleur
Bilingue

inter
ART ACTUEL

345, rue du Pont, Québec (Québec) G1K 6M4
T 418.529.9680 | F 418.529.6933
infos@inter-lelieu.org | www.inter-lelieu.org
Le revue inter est soutenue financièrement par le Conseil des Arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec et la Ville de Québec.

la médiation du conflit/
mediating conflictmarie-christiane mathieu
caroline seck langill
daniel garcia andujar

commissaire invitée : sylvie lacerte

Dimanche 7 septembre, 14 heures
Visite commentée de Sylvie Lacerte.Samedi 13 septembre, 14 heures
Présentation de Caroline S. Langill (en anglais) sur son installation
act three et Firce, en présence de la commissaire.Jeudi 18 septembre, 19 heures
Visite commentée de Sylvie Lacerte.Samedi 27 septembre, 14 heures
Présentation/atelier de Marie-Christiane Mathieu sur son œuvre
interactive Parasite, dans le cadre des Journées de la culture.Maison de la culture du Plateau-Mont-Royal
28 août :: 28 septembre 2008365, avenue du Mont-Royal Est, Montréal - 514-872-2266
Du mardi au jeudi : 13 h à 19 h - Du vendredi au dimanche : 13 h à 17 h
Fermé le lundiLe Plateau-Mont-Royal
MontréalConseil des Arts
du CanadaCanada Council
for the ArtsAvec la participation de
• Conseil des arts et des lettres
• Ministère de la Culture, des Communications
et de la Condition féminineLes beaux
détours
CIRCUITS
CULTURELSDernier beau détour de la saison!
LE LOUVRE À QUÉBEC - LES ARTS ET LA VIE
Mardi 21 octobre - quelques places disponiblesAussi trois conférences sur l'Italie
21 septembre - 5 et 19 octobrewww.lesbeauxdétours.com (514) 352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont



CINÉMA



Laissez passer les clowns!

Dominique Abel et Fiona Gordon expliquent comment ils font du cinéma « en se mêlant de tout »

ANDRÉ LAVOIE

Ils sont tout à la fois les héritiers de Jacques Tati, Marcel Marceau, Luis Buñuel et René Magritte, faisant du cinéma en ne cachant jamais leurs origines théâtrales, jouant sur un plateau de tournage comme s'ils étaient sous un chapiteau ou accrochés dans une salle de musée. Avec leur drôle de bouille, et leur drôle de film intitulé *Rumba*, Dominique Abel et Fiona Gordon débarquaient au FFM en l'absence de leur troisième complice, Bruno Romy.

En effet, ils ne font rien comme les autres et tournent des films à trois têtes et six mains. Dans *Rumba*, leur deuxième long métrage après *L'iceberg* (2004), quelques courts et de nombreux spectacles sous le signe du burlesque, ils dressent le parcours peu banal d'un couple de danseurs (Gordon et Abel) peu bavards, amateurs de danse sociale et abonnés aux situations catastrophiques. Un peu plus et on pourrait croire que le ciel bas de la Belgique va bientôt leur tomber sur la tête.

Comme à la boucherie...

Si le film semble inclassable, il en va de même pour Fiona Gordon et Dominique Abel. La première, une Canadienne née en Australie et vivant à Bruxelles après des études à Paris, partage l'écran, et sa vie, avec le second, Belge d'origine ayant connu Gordon dans la capitale française. Romy, le troisième lascar, habite la Normandie, et tous font du cinéma « en se mêlant de tout », comme le précise Fiona Gordon.

Amoureux du septième art, ils ont commencé leur carrière en se produisant sur scène, « parce que c'est moins cher », souligne Abel, mais aussi pour creuser cette manière de « parler au public de l'humain avec humour et autodérision ». C'est souvent avec la figure du clown qu'ils établissent ce dialogue complice, car, toujours selon Abel, « même si le monde s'écroule autour de toi, le clown possède un optimisme inébranlable ». Mais le dialogue ne passe pas nécessairement par une abondance de paroles. Dans leur trio, « il n'y a pas une volonté d'absence de dialogues, mais plutôt un amour du corps et du mouvement. Pour nous, le corps parle autant que

la voix, il est très expressif, le dialogue, c'est l'iceberg, la partie émergente ».

Fiona Gordon apporte un éclairage un peu distancié pour expliquer ce désir de raconter au moyen de couleurs, d'expressions et d'objets. « Les Belges ont quelque chose de très pictural, souligne-t-elle. En comparaison de leurs voisins français, on dit qu'ils parlent moins! Ce n'est pas un hasard s'il y a autant de grandes compagnies de danse dans ce pays. » Dominique Abel n'hésite pas à poursuivre sur cette veine belge: « On évoque parfois Hergé pour expliquer notre travail. Il disait que s'il dessinait un bureau, il ne mettrait jamais un téléphone s'il ne sonnait pas. Pour nous, les objets sont de véritables partenaires de jeu, et les couleurs expriment les sentiments des personnages. »

Alors qu'ils sont visiblement en harmonie dans la manière d'expliquer leur démarche, on peut se demander si la présence de Bruno Romy complique les choses: on dit souvent que deux têtes valent mieux qu'une, mais qu'en est-il de trois sur un plateau de tournage? « C'est pour l'équipe que c'est difficile, dit Fiona Gordon en riant. Ils veulent savoir qui est le chef, mais, nous, on n'en veut pas. Évidemment, au tournage, chacun regarde le cadre, ça exige un temps fou pour se mettre d'accord, mais c'est comme à la boucherie: on prend son ticket et on attend... »

Fiona Gordon et Dominique Abel attendent toutefois avec moins de patience la fin de la crise politique qui secoue la Belgique, constatant que cette paralysie et ces discords entrent la communauté flamande et wallonne grugent les maigres budgets alloués au cinéma. « Il ne faut pas trop se plaindre, déclare Abel, car nous avons été soutenus dès notre premier court. » « Il faut dire qu'on n'est pas gourmands! », ajoute Fiona Gordon. Et ne sont-ils pas un peu craintifs devant toutes ces menaces et ces rumeurs d'éclatement du plat pays? Dominique Abel ne peut s'empêcher d'envisager les choses... à la belge: « La blague, il y a six mois, c'était de dire que la France voulait se rattacher à la Wallonie depuis qu'ils ont élu Nicolas Sarkozy! »

Entre-temps, *Rumba* prendra l'affiche à Montréal le mercredi 10 septembre.

Collaborateur du Devoir

Quand ça ne tourne pas rond

DES BILLES, DES BALLONS ET DES GARÇONS

Documentaire écrit et réalisé par Marquise Lepage. Image: François Vincelette. Montage: Dominique Champagne. Musique: Jamil. Québec, 2007, 52 min. Du 5 au 12 septembre à 19 h au Cinéma ONF.

ANDRÉ LAVOIE

Les remakes et les suites sont rarement l'apanage du documentaire; ces stratagèmes commerciaux, utilisés surtout en fiction, rassurent un public frileux et dont les horizons d'attente se limitent au porte-monnaie. On ne sent pourtant aucun calcul mercantile chez Marquise Lepage, même si son plus récent documentaire, *Des billes, des ballons et des garçons*, constitue l'autre versant de *Des marelles et des petites filles* (1999), un état des lieux bouleversant ayant connu une prodigieuse carrière internationale.

Son tour d'horizon n'était pourtant pas très réjouissant: du Yémen au Burkina Faso en passant par Haïti, elle révélait la douleur des mutilations, des travaux forcés et des sévices sexuels derrière les sourires des fillettes et leurs complices. Ce constat troublant justifiait ainsi la colère de certaines féministes, y voyant la preuve éclatante que la souffrance avait bel et bien un sexe. Comme pour remettre les choses dans une juste perspective, la cinéaste a repris le bâton du pèlerin, s'engageant dans un autre voyage sur tous les continents de la misère, mais, cette fois, en donnant la parole à des hommes en devenant



MÉLANIE GAUTHIER

Marquise Lepage va à la rencontre de garçons qui n'ont parfois même pas la force de dénoncer leurs bourreaux, travaillant dans les mines comme à Potosi en Bolivie.

et dont l'enfance a été sauvagement piétinée.

Les images candides d'enfants jouant au ballon sur des plages ensoleillées sont rapidement expédiées pour laisser place à une réalité moins idyllique, totalement éloignée du caractère carte postale de tous ces endroits exotiques (le Brésil, le Mali, le Sri Lanka, la Bolivie, etc.). D'un pays à l'autre, Marquise Lepage va à la rencontre de garçons qui n'ont parfois même pas la force de dénoncer leurs bourreaux, travaillant dans les mines comme à Potosi en Bolivie, ou dans les champs à Niono au Mali sous la coupe d'un maître coranique qui ressemble plutôt à un marchand d'esclaves.

A chaque escale, la cinéaste expo-

se d'abord le cadre enchanteur des lieux pour mieux déstabiliser le spectateur qui ignore parfois que toutes ces beautés camouflent (très bien) horreurs, injustices et souffrances. Le contraste est particulièrement saisissant à Rio, ville de tous les excès, dont ceux liés à la drogue. Les meurtres d'enfants se comptent par centaines, et la toxicomanie est le lot quotidien de la vaste majorité des adolescents dont les sacs d'écoliers ne sont pas garnis que de livres.

À la froideur effroyable de certaines statistiques mises en exergue (120 000 jeunes Boliviens piochant dans les mines, 75 000 enfants soldats de moins de 16 ans en Birmanie, 30 millions de garçons travaillant sans rémunération en Afrique, etc.)

se superposent toutefois des parenthèses d'espoir, des moments où ces victimes redevennent ce qu'elles devraient toujours être: des enfants. Ils s'expriment alors librement, simplement, sur leurs rêves d'avenir, leur religion ou encore la femme idéale, certains considérant qu'il leur en faut plus d'une...

Ce tour d'horizon sur les ravages de ces voleurs d'enfance, dont on voit rarement les visages, donne la triste mesure d'une planète où les inégalités sont toujours aussi criantes. Pour ces garçons, il ne reste bien souvent que des billes, des ballons, et un tas d'autres choses qui ne tournent pas rond.

Collaborateur du Devoir

La Cinémathèque à l'heure de la Chine

FRANÇOIS LÉVESQUE

Poursuivant un excellent travail de programmation, la Cinémathèque québécoise se paie, dans la mouvance des récents Jeux olympiques, une rentrée exclusivement chinoise. Heureuse initiative qui permettra aux cinéphiles d'ici de se familiariser avec les cinéastes de la relève de là-bas. Du 3 septembre à la fin novembre seront proposés longs métrages documentaires et de fiction, dessins animés et une exposition de photos, le tout, regroupé sous différents thèmes.

L'intégrale Jia Zhang-ke

Au sein d'un menu copieux, on soulignera la rétrospective consacrée au jeune cinéaste Jia Zhang-ke qui, en onze ans à peine, a su bâtir une filmographie singulière portée par un style immédiatement reconnaissable: rythme méditatif tout de lan-

guides plans-séquences, interprétation éthérée, voire désincarnée, distance initiale à l'endroit des protagonistes qui tend à s'amenuiser alors que le fruit arrive à maturité. De *Platform* à *Still Life* en passant par *Unknown Pleasures* et *The World*, la signature évolue tout en s'affirmant. Ce sera également l'occasion de découvrir le premier film du cinéaste, *Xiao Wu, artisan pickpocket* (1997). On veut également voir *Dong* (2006), présenté au Festival du film de Toronto et primé à Venise, documentaire consacré au peintre Liu Xiaodong, chanteur du réalisme cynique. *24 City* (2008), avant-dernier long métrage de Jia Zhang-ke, sera présenté en première montréalaise.

Un rendez-vous avec la Chine contemporaine et, dans les premières œuvres, avec la province du Shanxi. Du 10 au 28 septembre.

Émergence

Sont également conviés, du 3 septembre au 3 octobre, les cinéastes émergents, peu ou pas connus du public occidental. Documentaires inédits à signaler: *Chronique d'une femme chinoise*, de Wang Bing, *Summer Palace*, de Lou Ye (Cannes 2006) et *Blind Mountain*, de Li Yang (Cannes 2007). Ne manquez pas le très beau film *Courthouse on Horseback*, de Liu Jie. Les pérégrinations tranquilles d'un vieux juge itinérant dans la province montagneuse du Yunnan émeuvent discrètement, mais durablement.

Du 3 septembre au 9 novembre, l'exposition *Autour du Yangzi*, dont les clichés proviennent des films *Still Life* et *Up the Yangtze*, le formidable documentaire de Yung Chang, rend hommage à la rivière notoirement « barrée ».

Et aussi... une sélection de dix œuvres brossant une petite his-

toire du cinéma chinois, du 7 septembre au 30 novembre, ainsi que treize films d'animation récents présentant un foisonnement de styles et d'influences.

Pour l'horaire et la programmation complète, on visite le site www.cinema.theque.qc.ca ou on consulte la revue de la cinémathèque (www.cinema.theque.qc.ca/cq_93.pdf).

Collaborateur du Devoir



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Dominique Abel et Fiona Gordon

Prêcher des convertis

LES FEMMES DE LA BRUKMAN

Réalisation: Isaac Isitan. Canada (Québec), 2007, 88 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

De 1998 à 2002, l'Argentine a vécu une très grave crise économique qui a engendré, entre autres bouleversements, une dévaluation du peso argentin, un marasme bancaire, un appauvrissement des moins nantis et une fuite des capitaux vers l'étranger. C'est sur une des conséquences directes de ce dernier point que s'attarde *Les Femmes de la Brukman*, le documentaire d'Isaac Isitan (*Par tous les moyens nécessaires*), qui relate l'occupation d'une manufacture par ces couturières, en 2001, après la fuite de leurs patrons. Ensemble, elles ont réussi à faire fonctionner l'entreprise, en plus de développer des compétences transversales en gestion.

Possible que le sujet vous dise quelque chose. Pas plus tard qu'en 2004, Avi Lewis et Naomi Klein s'intéressaient au phénomène de l'occupation ouvrière dans le documentaire *The Take*. Peut-être votre appréciation et votre intérêt, surtout, pour celui d'Isaac Isitan dé-

pendront de ce que vous ayez vu, ou non, *The Take*. Ou *Mémoire d'un saccage*, de Fernando E. Solanas. Ou encore *La Dignité d'un peuple*, du même cinéaste. De fait, pour qui s'intéresse au sort des *piqueteros*, rien de neuf sous le soleil, sinon une source (parfois sur-) abondante de témoignages directs de femmes et d'hommes, captés au moment de la lutte.

Techniquement, *Les Femmes de la Brukman* emprunte l'avenue quelque peu banale du reportage télévisé. On imagine volontiers le documentaire au petit écran, à Radio-Canada ou à Télé-Québec, dans le format tant décrié de 52 minutes qui, force est de l'admettre, jouerait en sa faveur. Certes, la cause est noble, tout comme le combat mené par le peuple argentin. Rappelons qu'il ne s'agit pas ici d'évaluer la pertinence du sujet, que nul ne remettra en question. Pamphlet procommunautarisme et procoopératives, *Les Femmes de la Brukman* pourra éveiller quelques consciences de non-initiés, mais il risque surtout d'interpeller les apôtres de la cause, eux qui sont sans doute, paradoxalement, déjà au fait de tout ce que l'on y apprend.

Collaborateur du Devoir

Snow

Rentrée

showdelarentree.com

10 septembre

GRATUIT

Desjardins-Pollack dès 18h30

4 scènes

Service couche-tard jusqu'à 3h

Revenez en sécurité, prenez l'autobus!

Trajets (87-800-801)* Pour cette journée Uniquement

ARCHAMBAULT

PALMARÈS DVD

Résultats des ventes: du 26 août au 1^{er} septembre 2006

1	HEROES Season 2
2	ONE TREE HILL Season 5
3	THE NIGHTMARE BEFORE CHRISTMAS
4	PRISON BREAK Season 3
5	MISS MARPLE Coffret 1
6	LITTLE MERMAID 3: ARIEL'S BEGIN
7	GOSSIP GIRL Season 1
8	DEXTER Season 2
9	DELICATESSEN
10	TERMINATOR: THE SARAH CONNOR CHRONICLES
11	ENTOURAGE Season 4
12	HOUSE M.D. Season 4
13	WHAT HAPPENS IN VEGAS
14	CÉLINE DION A New Day: Live à Vegas
15	LES MYSTÉRIEUSES CITÉS D'OR
16	LUCKY LIKE: TOUS À L'OUEST: LE FILM
17	TOUPIE ET BINOU La dernière banane
18	STARGATE: CONTINUUM
19	ONE TREE HILL Season 4
20	SCORPION KING 2: THE RISE OF WARRIOR

CINÉMA

Retour sur un « dérapage surréaliste »

ROMAN POLANSKI: DESIRED AND WANTED
Réalisation: Marina Zenovich.
Photographie: Tanja Kopp. Montage: Joe Bini. Musique: Mark Degliantoni. États-Unis, 2008, 99 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

La vie est digne de certaines de ses fictions; certaines de ses fictions font écho à sa vie. Sa filmographie est tout entière tortueuse et fascinante. Sa vie personnelle fut traversée de tragédies et d'au moins un scandale: en 1977, Roman Polanski plaça coupable à une accusation de relation sexuelle avec une mineure. C'est sur cette affaire hyper-médiatisée que se penche *Roman Polanski: Desired and Wanted*, le formidable documentaire de Marina Zenovich. Plutôt que de refaire le procès (avorté) du cinéaste, la réalisatrice brosse le portrait saisissant d'un spectaculaire déraillement judiciaire.

Généricité sur fond noir. En off, une voix reconnaissable entre toutes, celle de Roman Polanski. Le cinéaste et un journaliste discutent autour d'un bon repas dans un grand restaurant. Gants blancs, regards fuyants, l'interviewer finit par aborder le sujet qui lui brûle les lèvres: cette fille de treize ans, ce procès, cet exil en France... «*Que voulez-vous savoir?*», de demander posément Polanski. En ouvrant son documentaire avec cet entretien des années 1980, Zenovich s'assure de bien ferrer le spectateur, qui le meurera, soit dit en passant.

Les faits sont présentés, scabreux, désolants: au cours d'une séance de photos, le célèbre cinéaste a offert champagne et drogue à son jeune modèle. Retour en arrière sur l'existence de Roman Polanski: la Seconde Guerre mondiale et comment il a dû survivre, enfant, seul, alors que ses parents étaient emmenés dans les camps nazis où sa mère devait périr; l'estime de la

critique dès *Le Couteau dans l'eau*, son premier film; le meurtre de sa femme Sharon Tate, enceinte, aux mains de la secte de Charles Manson. Plus tard, la documentariste montre comment cette tragédie fut systématiquement exploitée par les médias durant le procès de Polanski, huit ans après les faits. Mais ce qui donne froid dans le dos, hormis l'accusation elle-même, c'est la manière dont le juge Rittenband a tenté tout du long de contrôler le cirque médiatique afin d'en être la vedette. Abonné aux affaires impliquant des célébrités, l'honorable n'a pas hésité à enfreindre la loi. De fait, Rittenband aurait été très à l'aise dans l'univers de *Chinatown*. Maître Douglas Dalton et le procureur Roger Gunson, retraités, l'enquêteur chargé de l'affaire, plusieurs journalistes et amis se souviennent. Zenovich a même réussi à convaincre la plaignante, Samantha Geimer, de donner ses impressions sur l'affaire. Sortie de l'anonymat en 1997 afin de pardonner publiquement à Polanski, elle prononce envers le juge Rittenband un verdict sans appel. Et ce n'est qu'une des nombreuses ironies mises en lumière.

Au plan technique, *Roman Polanski: Desired and Wanted* est une réussite: rythme soutenu, alternance efficace d'archives, de têtes parlantes et d'extraits de films. Quand Dalton, l'avocat de la défense, parle d'un «*déraillement surréaliste*», une scène de *Locataire* apporte une touche inattendue d'humour (certes très noir). Le recours à une séquence du court métrage *Le Gros et le Maigre* (1961), où Polanski est le pantin d'un molosse ressemblant étrangement à Rittenband, est lui aussi inspiré. Le documentaire s'ouvre avec la berceuse de *Rosemary's Baby*, fredonnée par Mia Farrow, et se clôt avec la version d'*Ultra Orange*, chantée par Emmanuelle Seigner, épouse de Polanski rencontrée sur le plateau de *Frantic*, en 1987. À voir, pour se faire «*sa propre opinion*».

Collaborateur du Devoir



SOURCE CINÉMA DU PARC

Plutôt que de refaire le procès (avorté) du cinéaste, la réalisatrice Marina Zenovich brosse le portrait saisissant d'un spectaculaire déraillement judiciaire.

La fascination de Jean-Daniel Lafond

Son attachement au personnage de Marie de l'Incarnation débouche sur un film et une pièce de théâtre

Son film *Folle de Dieu* sur Marie de l'Incarnation, qui fonda le monastère des Ursulines de Québec au XVII^e siècle, prendra l'affiche le 13 septembre, suivi de la pièce *La Déraison d'amour* au Trident sur le même sujet. Jean-Daniel Lafond se dit fasciné depuis près de trente ans par cette femme d'exception qui choisit l'exil chez nous en 1639.

ODILE TREMBLAY

Certains lieux sont si chargés de mémoire que leurs murs exhalent un envoiement. Aux Ursulines de Québec, le passé court-circuité le présent. Un fantôme hante ses corridors depuis trois siècles et demi, vénéré par les religieuses: celui de la fondatrice, Marie de l'Incarnation. Y avoir étudié confèrait le privilège de chevaucher les siècles en partageant des rituels. Les sœurs ouvraient le tombeau de la Bienheureuse pour froter de grandes toiles rouges sur ses os et en fabriquer d'étranges reliques. La lecture des écrits de la dame, empruntés à la bibliothèque de l'école, nous plongeait dans l'angoisse — tant la religieuse était d'un mysticisme difficile à cerner — et dans la fascination —, car la fondatrice des Ursulines fut une chroniqueuse hors pair des premiers temps de la colonie.

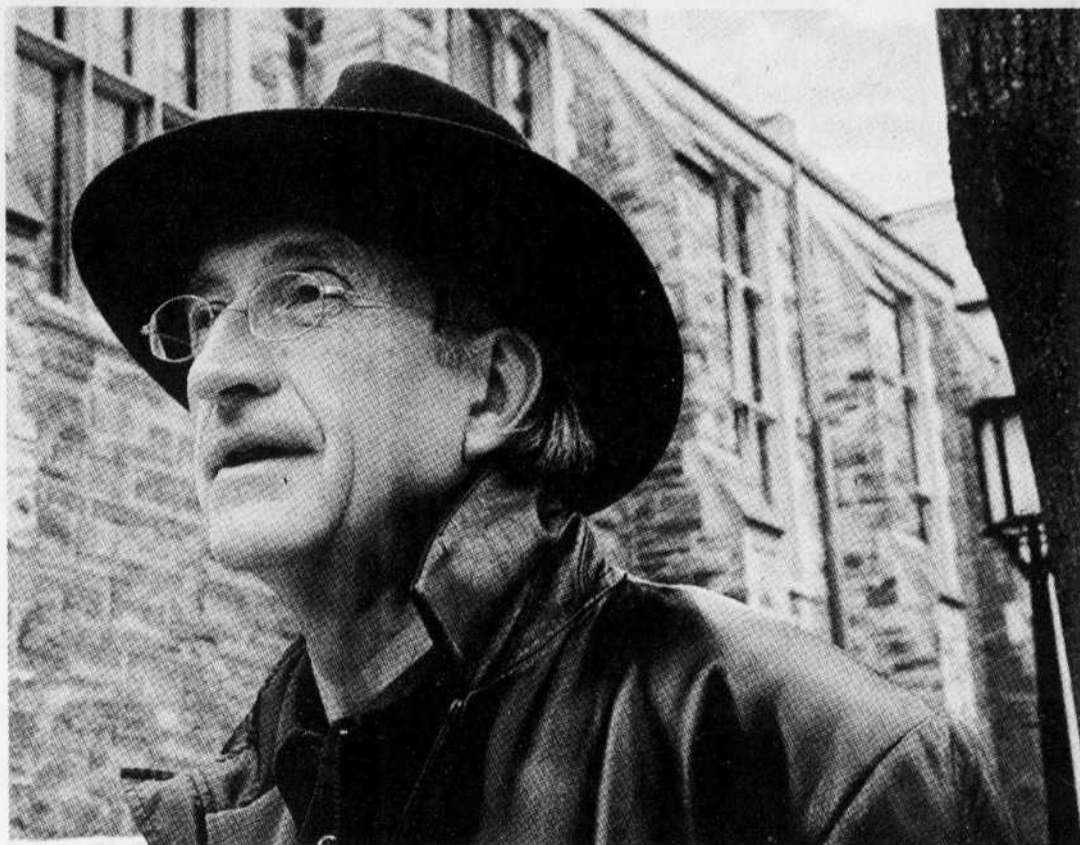
Marie de l'Incarnation, née Marie Guyart à Tours en 1599, avait fondé ce monastère en 1639 dans des conditions plus qu'éprouvantes. Star absolue aux Ursulines de Québec depuis lors, méconnue par bien d'autres hors les murs, la voici ressuscitée.

En cette année du 400^e anniversaire de Québec, *Folle de Dieu*, un film de Jean-Daniel Lafond, époux de la gouverneure générale Michaëlle Jean, prend l'affiche. Des textes de la religieuses, sont livrés par la voix de Marie Tifo qui incarne la Bienheureuse, dans son corps et ses élans mystiques.

Portes ouvertes

L'intérêt de Jean-Daniel Lafond pour la fondatrice des Ursulines de Québec ne date pas d'hier. Dès 1979, une pièce, basée essentiellement sur la correspondance de Marie de l'Incarnation avec son fils qu'elle avait abandonné à Tours en prenant le voile, fut montée à Paris par Jean-Louis Jacobin. Marcel Bozonnet, un des amis de Lafond, incarnait la religieuse. La pièce avait été reprise au Théâtre du Vieux-Québec, et Lafond travaillait sur sa préproduction. Des sœurs ursulines étaient venues assister au spectacle, et les rapports de Lafond avec elles datent de cette première époque. Elles lui ont ouvert leurs portes maintes fois.

«*Déjà en 1980, je voulais faire un film sur elle*, explique Lafond. *Marie de l'Incarnation a écrit de grands textes. Cette femme, dans un monde d'hommes, possédait une pensée très forte. Dès le départ,*



© MICHEL LA VEAUX / OFFICE NATIONAL DU FILM 2008

«*On a l'impression que l'Église a déserté notre quotidien*», commente Jean-Daniel Lafond en affirmant vivre sa propre incroyance comme une quête de sens.

J'avais envie d'impliquer la comédienne Marie Tifo, mais chacun roulait avec d'autres projets...

Plus d'un quart de siècle plus tard, l'idée est revenue sur la table et s'est concrétisée. C'était avant que Lafond ne devienne prince consort, mais le processus s'est poursuivi après le revirement que

tembre, avec Marie Tifo dans le rôle-titre. Après une tournée en France, le TNM lui redonnera l'affiche en juin.

Histoire d'amour mystique

Ce qui trouble le plus dans ce film, et le fera manifester dans la pièce, c'est la difficulté éprouvée aujourd'hui à saisir les mobiles de Marie de l'Incarnation, qui abandonna son fils et rêva pour lui de la palme du martyre. Mystique, amoureuse folle de Dieu «*son divin époux*» qui procurait des trances à son corps mortifié, comment imaginer ses états d'âme, sans faire référence à des transports érotiques, en grande partie masochistes — que conçoivent nos sociétés — ou à la schizophrénie, alors qu'elle n'était pas folle, mais habitée? L'actrice et son entourage éprouvent ce même malaise, qui gagne le spectateur. Qui était cette femme hors du commun?

«*On a l'impression que l'Église a déserté notre quotidien*, commente Jean-Daniel Lafond en affirmant vivre sa propre incroyance comme une quête de sens, *mais on doit vraiment se réapproprier le sacré, ne serait-ce qu'à des fins culturelles*». Ayant beaucoup côtoyé le monde de l'Islam, par exemple pour ses docu-

mentaires *Salam Iran* et *Le Fugitif*, Lafond voit un parallèle entre Marie de l'Incarnation, prête à livrer son fils au martyre, et les mères de l'Islam contemporain, envoyant leurs garçons adorés à l'ultime sacrifice.

«*Folle de Dieu est avant tout d'une histoire d'amour mystique*, estime le cinéaste. *Le XVII^e siècle traversait une crise. Née en France, Marie Guyart est issue des guerres de religion où l'amour de Dieu côtoyait le fanatisme. C'est aussi un monde entre raison et déraison, berceau de Descartes, de Galilée, de Blaise Pascal. Aujourd'hui, les sectes et la science font partie de notre propre horizon. Des recoupements s'imposent.*»

Jean-Daniel Lafond, qui a sorti deux films depuis qu'il habite Rideau Hall, considère son travail de documentariste comme un jardin secret, garant de son équilibre. Mais les documentaires en question étaient déjà financés avant que son épouse n'accède au poste de gouverneur général. «*Aujourd'hui, je ne pourrais plus accepter de fonds publics. Question d'éthique.*» Il lui reste le loisir d'écrire: un livre de témoignages sans doute bientôt. Étrange parcours que le sien...

Plus étrange encore celui de Marie Guyart, Française d'origine comme Lafond, exilée ici à une autre époque, à laquelle il s'identifie un peu, en tâchant de la comprendre, sans pouvoir lui retirer son voile de mystère.

Le Devoir

www.cinemaduparc.com / 48\$ POUR 10 FILMS!

★★★★ À NE PAS MANQUER CETTE SEMAINE:
ROMAN POLANSKI WANTED & DESIRED + 12 de ses films
CHRIS & DON • LEAVING THE FOLD • ABLE DANGER
THE PRICE OF PLEASURE • SEXY INC. • LE FOND DE LAIR EST ROUGE

Métro Place des arts - Autobus 80 / 129 CINÉMA DU PARC
3 heures de STATIONNEMENT GRATUIT 3575 Du Parc 514-281-1900

GAGNANT DE 4 CÉSAR
MEILLEUR FILM
MEILLEUR RÉALISATEUR • MEILLEUR SCÉNARIO • MEILLEUR ESPOIR FÉMININ

★★★★★
«EXTRAORDINAIRE!»
Marc-André Lussier, La Presse

la graine et le mulet
UN FILM DE ABDELLATIF KECHICHE métropole

À L'AFFICHE! CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

GRAND GAGNANT DE LA COMPÉTITION OFFICIELLE DU FFM FESTIVAL DES FILMS DE MONDIE

GRAND PRIX DU JURY

• PRIX DU FILM CANADIEN LE PLUS POPULAIRE
• PRIX DU FILM LE PLUS POPULAIRE TOUTES CATÉGORIES

★★★★★
Manon Dumais, VOIR

« L'UN DES FILMS QUÉBÉCOIS LES PLUS PUISSANTS DE 2008 ! »
Brandon Kelly, THE GAZETTE

NAIAR UNGALAAO PAUL-ANDRÉ BRASSEUR EVELINE GÉLINAS

CE QU'IL FAUT POUR VIVRE

EN RÉALISATION DE BENOIT PILON EN SCÉNARIO DE BERNARDETTE PAVOIR - RENE CHENIER

WWW.CEQUILFAUTPOURVIVRE-LEFILM.COM

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

QUARTIER LATIN (STARCITÉ MONTREAL) CINÉMA Bonbec (BOUCHERVILLE) MÉGALÉX (JOLIE)
ST-EUSTACHE SHERBROOKE STE-ADELE DRUMMONVILLE JOLIETTE

KRISTIN SCOTT THOMAS ELSA ZYLBERSTEIN

IL Y A LONGTEMPS QUE JE T'AI ME

UN FILM DE PHILIPPE CLAUDEL

AU CINÉMA LE 12 SEPTEMBRE